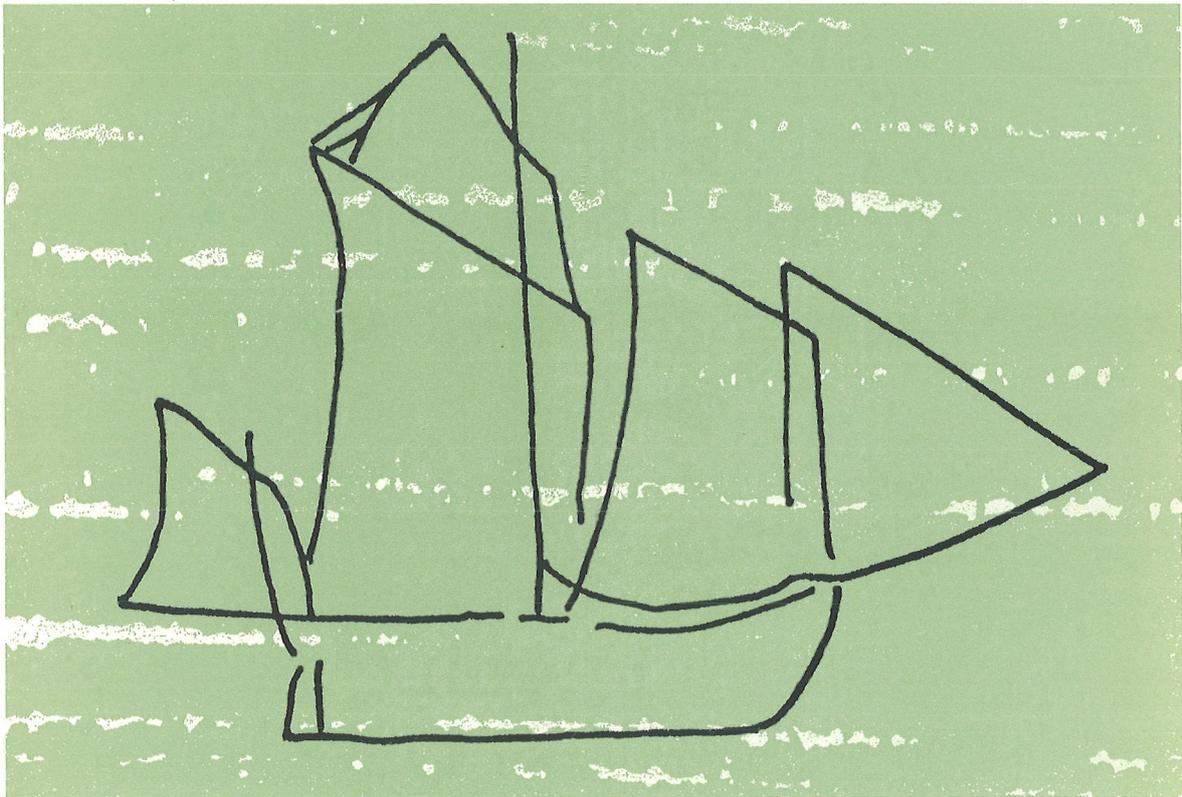


BERNIÈRES

OPTIQUE NOUVELLE



LES PUBLICATIONS DE B.O.N.

- ***MEMOIRE D'UNE EPOQUE, tome 1*** **70 fr.**
Recueil de 46 reproductions de cartes postales anciennes de 1900 à 1939, avec plan et commentaires. **EPUISE**

- ***MEMOIRE D'UNE EPOQUE, tome 2 « Mer et Plage »*** **59 fr.**
Recueil de 46 reproductions de cartes postales anciennes de 1900 à 1939, avec plan et commentaires

- ***UN AUTRE REGARD SUR LE VILLAGE*** **25 fr.**
Topoguide proposant un itinéraire balisé à travers le vieux bourg de Bernières. Livret de 10 pages avec photos et carte.

- ***CHEMINS DE RANDONNEE*** **25 fr. unitaire**
Trois topoguides proposant chacun un circuit d'une vingtaine de km au départ de Bernières. Livret de 12 pages avec une carte couleur :
 - *La vallée de la Müe*
 - *La vallée de la Seulles*
 - *La vallée de la Capricieuse.*

- ***CARTES POSTALES :***
Reproduction de cartes anciennes **3,50 fr. unitaire**
Cartes contemporaines en quadrichromie **2 fr. unitaire**
Cartes "Berthélémy" en quadrichromie **5 fr. unitaire**

- ***L'EGLISE DE BERNIERES*** **20 fr.**
Agrandissement d'une carte postale ancienne format 21 x 29,7 cm en noir et blanc.

- ***ITINERAIRES DU PATRIMOINE : N.D. de BERNIERES*** **20 fr.**
Plaquette sur l'église de Bernières en quadrichromie réalisée en collaboration avec la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Basse Normandie.

- ***"PIN'S" DE L'ASSOCIATION*** **20 fr.**
Reproduction d'un graffiti de bateau.

Toutes ces publications sont disponibles au siège de l'Association ainsi qu'en différents autres points (liste sur demande).

Sommaire

- 2 - Bravos Mesdames
- 3 - Pluie sur Bernières
- 7 - Histoire d'une maison :
La Serpolette
- 9 - Saint Jean de Brébeuf
- 13 - Ursin et Ernestine
- 14 - Le Bois des Rues
- 16 - La nappe phréatique
- 19 - Un comédien à
Bernières
- 20 - A la recherche d'un
village disparu : Courtisigny
- 25 - Bernières et le risque
sismique
- 28 - Le point de Rencontre
de B.O.N. à la plage

BERNIERES OPTIQUE NOUVELLE

Association régie par la loi de
1901.

Siège social :

114, rue du Rgt de la Chaudière
14990 - Bernières-sur-Mer

Composition du Bureau:

●Président:

Jean-Paul MAYER

●Vices-présidents:

Jean CUISENIER

Annick FLOHIC

●Secrétaire:

Dominique NERON-TAVERNIER

●Secrétaire adjoint :

Anne de GERY

●Trésorier:

Stéphane MANDELKERN

●Rédacteur en chef et maquette:

J.P. Mayer

●Rédacteurs :

A. Augustin - L. Cuisenier - A. Flohic

- A. de Géry - L. Girard - F. Laburthe-

Tolra - - M. Lequesne - S. Mandelkern

- J.P. Mayer - D.Néron

Imprimeur : Vicq à Fiers

DEMANDEZ LE PROGRAMME !

Eh ! bien non, pas d'édito pour ce nouveau numéro de B.O.N. Et pourquoi ? Tout simplement parce que nous n'avons plus de place ! A la trappe, l'édito du président ! L'abondance des articles nous a obligé à opérer des choix, à différer la parution de certains « papiers ». La rançon du succès ! Nous qui pensions que la matière de ce bulletin allait progressivement s'épuiser ... Attendez de voir le prochain bulletin, le n° 20 !

Donc, pas d'édito mais le copieux programme de l'été concocté par B.O.N. :

- * 7 juillet : Les rencontres de B.O.N. à l'Ancienne Mairie
- * 8 juillet : Visites commentées du bourg et de l'église
- * 12/19 juillet : Exposition Graffitis salle Polyvalente
- * 20 juillet- 3août : Exposition Graffitis au Syndicat
d'Initiatives
- * 21 juillet : Visites commentées du bourg et de l'église
- * 4/18 août : Exposition Di Piro au Syndicat d'Initiatives
- * 12 août : Visites commentées du bourg et de l'église
- * 25 août : Visites commentées du bourg et de l'église
- * 26 août : Stand B.O.N. à la brocante de Bernières
- * 15/16 septembre : B.O.N. aux Journées du Patrimoine

... Sans oublier la traditionnelle promenade découverte sur le littoral, à la recherche de la flore marine (date à découvrir au S.I.).

Pas de place non plus pour vous présenter le site Internet de B.O.N. en fin de construction.

Pas de place non plus pour vous parler de « Bernières, Aujourd'hui pour Demain », ni des panneaux informatifs dans l'église ...

Mais la place tout de même pour vous souhaiter un excellent été sous le soleil de Bernières !

Jean-Paul MAYER

HISTOIRE

1790
Philippe ou Jean-Pierre BLIN
1792
Michel GUILLEMETTE
1794-1799
Jacques LEFEVRE
1799-1803
Jean-Baptiste LUARD-LAINE
1803-1804
Gabriel DETOUCHET
1804-1821
Auguste LOYNEL
1821-1830
Frédéric LECOCQ-BEAUSAMY
1830-1842
Jacques QUESNEL
1842-1849
Léopold HETTIER
1849-1866
Placide BERTHELEMY
1866-1867
Jacques LEFORT, adjoint, maire par intérim
1867-1884
Léopold HETTIER
1884-1888
Victor DUPRET de la MAHERIE
1888-1896
Arsène LEFEVRE
1896-1929
Paul TESNIERES
1929
Louis SEIGNEURIE (20.1 - 17.5)
1929-1939
Louis TESNIERES
1939-1941
Emmanuel BRUNET
1941-1945
Louis TESNIERES
1945-1965
Achille MIN
1965-1967
Adolphe LOUIS-PHILIPPE
1967-1971
Ernest PRODHOMME
1971-1972
Marcel HUET
1972-1989
Christian HAYAUX du TILLY
1989-1995
Henry MAUDELONDE
1995-2000
René TENET
Marie-Noëlle BERTHELOT, maire par intérim
du 26/08 au 20/10 2000
Maryvonne MOTTIN
2000

BRAVO MESDAMES !

Pour la première fois de son histoire, Bernières a choisi une femme pour présider à ses destinées. Une révolution ! Depuis 210 ans en effet, vingt-trois hommes se sont succédés dans les fonctions de maire.

Pas étonnant d'une certaine façon puisque le droit de vote des femmes et leur éligibilité ne remontent qu'à l'ordonnance du 21 avril 1944¹.

Plus étonnante par contre est la participation des femmes au conseil municipal de Bernières depuis lors.

Maryvonne Mottin est la première femme à avoir été élue maire de Bernières. Il convient de souligner et de saluer cet événement car il s'agit là d'un événement quasi *historique* pour notre commune.

Si dès les élections municipales des 29 avril et 13 mai 1945, Geneviève Hettier² est élue conseillère, on ne relève par contre la présence d'aucune femme dans les conseils élus en 1947, 1953, 1959, 1965, 1967, 1971 et 1977. Pendant plus de trente années !

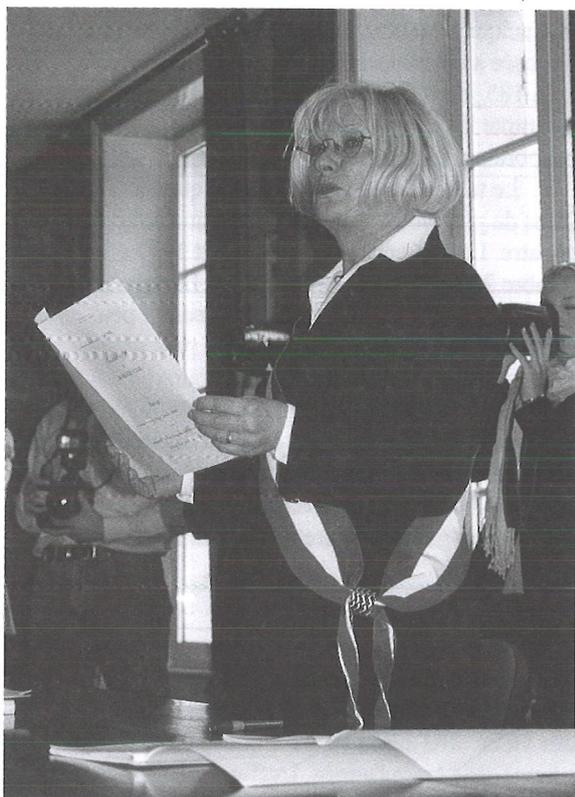
Il faudra attendre les élections des 6 et 13 mars 1983 pour que Odile Pestel et Mauricette Pottier entrent au conseil, sous le mandat de Christian Hayaux du Tilly.

Aux élections suivantes des 12 et 19 mars 1989, toujours sous le mandat de Christian Hayaux du Tilly, trois femmes sont élues au conseil : Jocelyne Arcaute, Odette Breton et Annick Flohic.

Aux élections des 20 et 27 août 1989, la participation féminine augmente encore avec la présence de Mesdames Arcaute, Cauvin, Pley et de Pontville.

¹ Les femmes voteront pour la première fois le 29 avril 1945 aux élections municipales et les 23 et 30 novembre 1945 aux cantonales : 39 conseillères générales seront alors élues dans toute la France. Madame Poinso-Chapuis fut la première femme ministre, nommée en 1947 ministre de la Santé publique dans le gouvernement Schuman. Puis, pendant dix ans, il n'y aura plus en France de femmes membres du gouvernement.

² Elle démissionnera lors de la séance de conseil du 18 mai 1945 avec trois autres conseillers, manifestant ainsi leur refus de siéger aux côtés de l'un des autres membres du conseil ...



Madame le Maire célèbre son premier mariage Cliché B.M.

Ce sont encore quatre femmes qui sont élues en 1995 : Béatrice Compta, Maryvonne Mottin, Claudine Olivier-Martin et Marie-Noëlle Berthelot.

Le 15 octobre 2000, quatre conseillères sont présentes : Marie-Catherine Letellier, Maryvonne Mottin, Claudine Olivier-Martin et Marie-Noëlle Berthelot. Et Maryvonne Mottin est élue maire de Bernières le 21.

Election confirmée le 23 mars 2001, avec autour d'elle neuf femmes sur dix-neuf conseillers : Nathalie Brias, Brigitte Cusson, Marie-Thérèse Françoise-Letot, Annie de Gery, Ginette Lagueste, Marie-Catherine Letellier, Sandrine Menil-Nagot, Claudine Olivier-Martin et Léone Vincent.

Vous avez, Mesdames, pour la première fois la majorité absolue au conseil municipal. Bravo ! Voilà le sens de l'histoire. Et ceci tendrait à prouver, s'il était nécessaire, que la parité en ce domaine est un vain mot : seule compte la valeur personnelle. ■

Jean-Paul MAYER

ENVIRONNEMENT

PLUIE SUR BERNIERES

L'association Bernières-Météo n'est pas inconnue des Bernièrais. Depuis huit ans, elle étudie la météorologie locale grâce aux enregistrements continus qu'elle réalise des paramètres principaux de notre climat. Les résultats de ces travaux font l'objet chaque année de plaquettes résumant le temps qu'il a fait durant l'année écoulée et qui sont disponibles au Syndicat d'Initiatives. B.O.N publie régulièrement des articles plus spécifiques à tel ou tel événement particulier, comme celui relatif à une trombe au large de Bernières, ou cet autre analysant la fameuse tempête du 26 décembre 1999³. Aujourd'hui Stéphane Mandelkern aborde un sujet plus que d'actualité cette année...la pluie !

Depuis le mois d'août 1997, grâce à une subvention de la municipalité, la station de mesure de Bernières Météo est équipée d'un pluviomètre qui permet d'étudier cette variable météorologique très importante qu'est la pluie. Nous nous proposons dans cet article de

présenter les principaux résultats obtenus grâce à lui. D'abord, nous présenterons les statistiques générales en prenant la période 1998-2000, puis les données récentes afin de comparer le climat à Bernières avec celui particulièrement humide sur la France, actualité oblige.

³ Certains de ces articles sont aussi consultables sur le site Internet de l'association à l'adresse <http://www.bernieres.meteo.online.fr>.

La pluie annuelle

Examinons d'abord à quoi ressemble une année de pluie journalière à Bernières. La figure 1 nous montre pour chaque jour de l'année 2000 (axe horizontal) la hauteur de pluie tombée⁴ (axe vertical).

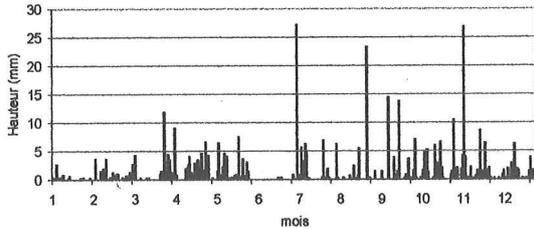


Figure 1 : Pluie journalière en 2000

Deux caractéristiques sont mises en valeur sur ce graphique : d'une part la densité des jours pluvieux, et d'autre part les plus fortes valeurs relevées. La densité de jours pluvieux montre que les périodes les plus pluvieuses en 2000 sont le printemps de fin mars à fin mai, et la fin de l'année dès septembre. Les périodes les moins pluvieuses sont janvier, la première quinzaine de mars, juin (2 jours de pluie), l'été jusqu'à septembre. On voit aussi les 3 plus fortes pluies journalières : le 4 juillet (27,2 mm), le 26 août (23,2 mm) et le 7 novembre (26,8 mm).

La quantité de pluie totale sur l'année 2000 s'élève à 445 mm. Le tableau 1 suivant montre la quantité de pluie et le nombre de jours de pluie pour les années 1998 à 2000.

Année	Hauteur totale de pluie (mm)	Nombre de jours de pluie
1998	455	187
1999	475	175
2000	445	185

Tableau 1 : pluies annuelles

Le nombre de jours de pluie est le nombre de jours où la pluie a excédé le seuil de sensibilité de notre capteur, soit 0,2 mm. Comme notre station enregistre ses données toutes les demi-heures, une pluie journalière de 0,2 mm, est aussi une pluie qui a duré moins d'une demi-heure. Ce seuil faible implique donc un nombre de jours important. Un jour de pluie peut-être un jour où il

⁴ Nos statistiques s'appliquent en réalité aux précipitations et non à la pluie, car il nous est impossible de distinguer pluie et neige. Lorsque les précipitations tombent sous forme de neige, la hauteur mesurée est en équivalent eau, c'est à dire la hauteur d'eau issue de la neige fondue.

a plu quelques minutes seulement, où bien un jour où la rosée a été importante. Par exemple en 2000, il a plu 185 jours, soit 1 jour sur 2, mais en fait, si l'on compte les demi-heures de pluie, cela a correspondu à seulement 5,4 % du temps.

Le tableau 1 ci-dessus montre que les chiffres de pluie totale sont proches d'une année sur l'autre. La moyenne annuelle d'août 1997 à décembre 2000 est de 458 mm par an. Le nombre de jours de pluie varie lui aussi relativement peu. On remarque en passant que l'année la plus sèche n'est pas celle où il a plu le moins de jours.

On note également que l'année 2000 n'est pas à Bernières l'année la plus humide sur les 3 années étudiées, et donc a fortiori elle n'est pas l'année la plus humide du siècle, comme cela est le cas pour un grand nombre de sites en France.

A l'échelle mensuelle

Intéressons nous maintenant à la répartition de la pluie à l'échelle du mois. Nous avons vu en effet sur la figure 1 que la pluie n'était pas homogène toute l'année. L'effet des saisons touche aussi cette partie du globe et les Bernierais comme les vacanciers en villégiature, jouissent l'été d'une saison sèche propice aux distractions de plein-air. La figure 2 montre la hauteur de pluie et le nombre de jours de pluie, mois par mois en moyenne sur les 3 dernières années.

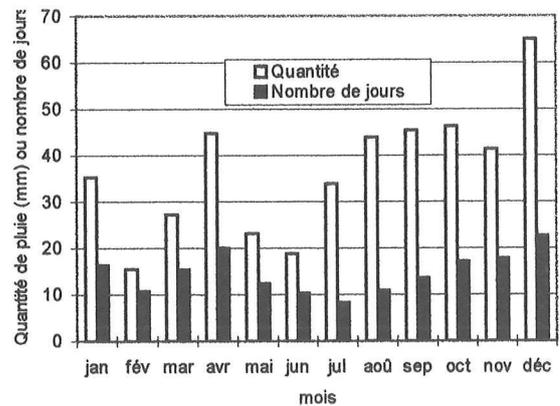


Figure 2 : pluie moyenne mensuelle (1/8/97 au 31/7/00)

Force est de constater que les quantités varient beaucoup d'un mois sur l'autre, allant de 16 mm en février et 19 mm en juin à 65 mm en décembre. Les mois d'été, juillet et août, apparaissent assez humides par rapport aux mois d'hiver (décembre excepté) : il pleut à peu près la même quantité en août qu'en septembre, octobre et novembre, et davantage qu'en janvier. Le mois de décembre, par contre, détient le record, loin devant les autres.

Les statistiques montrent aussi une faible variabilité d'une année sur l'autre en février et mars, ce qui veut dire que les 3 années enregistrées montrent des valeurs comparables (de 22 mm à 32 mm en février). En revanche, la variabilité est forte pour les mois d'août, septembre et décembre (la pluie varie pour ce dernier mois de 27 mm à 108 mm selon les années).

Le fait que les saisons ne se remarquent que peu sur la répartition de la pluie au cours de l'année dans nos enregistrements est une constatation tout à fait classique que l'on note dans toutes les régions tempérées du globe. Ce serait bien sûr différent avec la température.

Mais le diagramme de la figure 2 montre aussi dans chaque mois le nombre de jours de pluie et là, on est un peu rassuré en ce sens que l'été, il y a moins de jours de pluie que l'hiver. Juin, juillet et août sont les mois les plus secs avec 10, 8 et 11 jours de pluie respectivement. Il pleut durant plus de jours en août qu'en juillet, mais les habitués de Bernières ont de toute façon plus intérêt à être là en juillet à cause du pot de l'association B.O.N. qu'on ne saurait manquer.

Notons enfin que pour avril et décembre, la quantité de pluie et le nombre de jours sont corrélés. Ces deux mois là, il pleut beaucoup en quantité et en nombre de jours : entre 19 et 26 jours en décembre, et entre 15 et 26 jours en avril.

En rapportant la quantité de pluie au nombre de jours de pluie, c'est à dire en divisant les deux grandeurs représentées l'une par l'autre, on obtient la quantité de pluie par jour pluvieux, c'est à dire une représentation de la force des ondées. Celles-ci sont les plus fortes durant les trois mois d'été, juillet - août - septembre, ce qui est tout à fait normal. L'été en effet, il fait plus chaud, les mouvements convectifs sont plus puissants, les ondées sont orageuses, importantes mais courtes. L'hiver, au contraire, les dépressions océaniques qui arrivent sur notre pays sont plus nombreuses mais moins actives, il pleut davantage, nous l'avons vu, qu'en été, mais en plus de jours.

Répartition des pluies journalières

La proportion des jours de pluie selon la hauteur de pluie est présentée sur la figure 3. Nous avons vu que la proportion de jours pluvieux était de 48,3 % (en 528 jours sur 3 ans). Celle de jours sans pluie est de 51,7 %. Dans 74 % des jours, soit 3 jours sur 4, il n'y a pas de précipitation ou elles sont inférieures à 1 mm.

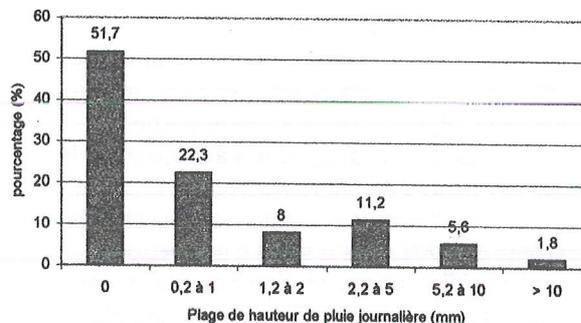


Figure 3 : répartition des pluies journalières selon leur hauteur

Les épisodes de pluie

Rappelons que pour nous, un jour est réputé pluvieux à partir de 0,2 mm. Si on appelle événement pluvieux une suite de jours de pluie consécutifs, le diagramme de la figure 4 montre leur nombre en fonction de leur durée. Les pluies isolées sont les plus nombreuses : 39 % des événements pluvieux durent 1 journée. 18 % des événements pluvieux durent 2 jours et 14 % 3 jours. Donc 71 % durent au plus 3 jours consécutifs. La durée maximale observée en 3 ans est de 13 jours. De tels événements sont arrivés 3 fois durant cette période.

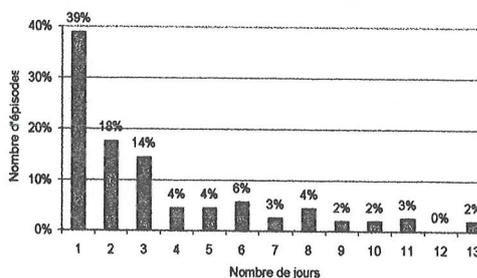


Figure 4 : durée des épisodes pluvieux

Quelques records de pluie

Le tableau ci-dessous indique quelques records de pluies relevées par la station de mesure.

Année	Pluie maxi. sur ½ heure	Date et heure
1997*	4,6 mm	25 juillet de 7H30 à 8H
1998	9,0 mm	30 mai de 17H30 à 18H
1999	15,6 mm	29 juillet de 21H à 21H30
2000	8,2 mm	11 septembre de 12H30 à 13H
2001**	14,4 mm	22 mars de 14H30 à 15H

Tableau 2 : records annuels de pluie

* 2nd semestre ** 4 premiers mois

On constate que la valeur maximale enregistrée par la station depuis juillet 1997 est de 15,6 mm, ce qui équivaut aussi à 15,6 litres par mètre carré, en 1 demi-heure. Cette valeur a été obtenue le 29 juillet 1999, à une heure où heureusement on ne s'attend pas à bronzer sur la plage (21 heure 30). On remarque que tous ces records annuels ont lieu durant les mois chauds (excepté en 2001 mais il s'agit d'une période exceptionnelle), ce qui confirme ce que avions déjà évoqué, à savoir que les averses sont plus fortes l'été que l'hiver.

La période actuelle

Dans toute la France, la pluie et ses records n'arrêtent pas de tomber ! L'année 2000 aura été la plus pluvieuse du siècle pour de nombreux sites. Toutefois, lorsqu'on regarde la carte de France des records, les côtes sont moins touchées : c'est que les rivages profitent d'un effet favorable lié justement à leur situation géographique côtière. Qu'en est-il pour Bernières ?

La fin de l'année dernière n'a pas été très pluvieuse par rapport à la même période des années précédentes. Seul novembre 2000, avec 68 mm, dépasse nettement novembre 1997 (46 mm) et surtout novembre 1998 et 1999 (de l'ordre de 26 mm). Les autres mois sont plus ou moins comparables. En revanche l'examen des pluies sur la période des 4 premiers mois de l'année montre de grandes différences. La figure 5 ci-dessous compare la pluie cumulée de 2001 avec celle de 2000 (par commodité de lecture, nous ne montrons que l'année 2000, les autres années lui étant comparables). L'axe horizontal indique le numéro du jour de l'année et est gradué au 1^{er} de chaque mois. Lorsque les courbes croissent rapidement, cela indique une période de fortes pluies, au contraire, lorsque les courbes marquent un palier, cela indique une période sèche. La courbe représentative de la pluie de 2001, qui est bien sûr celle des deux qui s'interrompt au jour 137 (le 30 avril), présente une croissance supérieure à celle de 2000 dès le début de l'année : les courbes s'éloignent l'une de l'autre. Après une période sèche de 13 jours vers le 43^{ème} jour (du 11/2 au 23/02), la courbe entame une croissance particulièrement forte. Du 17/3 au 24/3, en 6 jours, il pleut près de 87 mm. A fin avril, on arrive donc à 260 mm de pluie cumulée, alors que cette valeur n'a été atteinte en 2000 que le 11 septembre. Si les mois de janvier, février et avril ont été relativement pluvieux par rapport aux années précédentes, c'est surtout mars qui a été le plus humide, avec 124 mm de pluie alors que les années précédentes présentaient des pluies entre

20 et 30 mm ce même mois. Le rapport est donc de 4 à 6 fois.

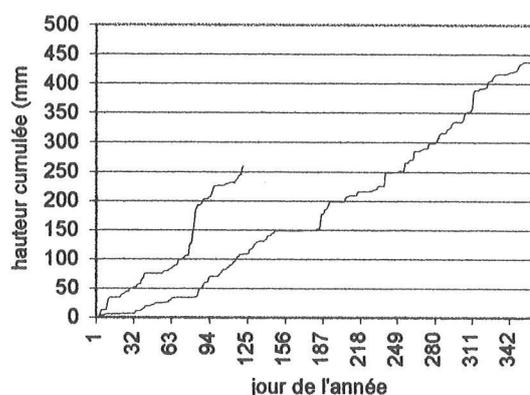


Figure 5 : pluie cumulée en 2000 et 2001

Ainsi, sans présager du reste de l'année, 2001 se présente à Bernières comme une année record du point de vue de la pluviométrie. Une fois tombée, la pluie chemine ensuite dans le sol, dans les ruisseaux et les rivières, puis dans la mer. Mais cela est une autre histoire, sujet peut-être d'un autre article⁵ ... ■

Stéphane MANDELKERN

LES RENCONTRES DE B.O.N.

Devenues maintenant une véritable tradition, ces Rencontres annuelles sont l'occasion non seulement pour les adhérents mais aussi pour tous les amis de l'association, de se retrouver autour d'un sympathique buffet, normand cette année, et de faire le point sur les différentes activités et publications de B.O.N.

Retenez bien cette date :

7 juillet 2001
à partir de 17 heures à la salle de
l'Ancienne Mairie

⁵ Cf. dans ce numéro l'article de Ludovic Girard sur la nappe phréatique.

HISTOIRE D'UNE MAISON

SUITE

Bernières-sur-Mer, largement pourvue de superbes constructions historiques, n'en possède pas moins des témoins plus modestes mais non moins intéressants par leur histoire. Dans la série d'articles consacrés par B.O.N. à « l'histoire d'une maison », reprenant comme un clin d'œil le titre célèbre d'un livre de Viollet-le-Duc, c'est d'une demeure plus anodine dont il va être ici question : La Serpolette.

Peu de promeneurs ont pu apercevoir, derrière ses hauts murs et les deux gros tilleuls qui en dépassent, la villa du 141, avenue du maréchal Montgomery. Toutefois, en se reculant sur le trottoir d'en face, on peut voir que la façade brique et pierre arbore fièrement un bandeau de faïence bleu annonçant le nom du lieu : *Villa Serpolette*. Des figures allégoriques évoquant le théâtre lyrique et les lauriers qu'il peut apporter, complètent ce panneau. C'est qu'en effet son existence, par un curieux concours de circonstances, est liée à une opérette qui fut un immense succès à la fin du XIX^{ème} siècle et dont les airs ont été fredonnés par toute une génération : *Les Cloches de Corneville*.

Un premier hasard est dû au choix du compositeur. Le livret de cette opérette, écrit par Claireville et Gabet s'inspirant d'une vieille légende normande, avait été présentée à Cantin, directeur des *Folies-Dramatiques* à Paris. Il pensait confier la partition à un compositeur connu, Hervé. Celui-ci déclina l'offre, trouvant l'intrigue trop noire et mélodramatique. Cantin

s'adressa alors à Planquette, jeune compositeur qui n'avait pas trente ans, presque inconnu, mais auteur du *Régiment de Sambre et Meuse*, chanté avec succès sur la scène du *Ba-Ta-Clan* en 1867.

La première eut lieu le 19 avril 1877. Les critiques furent très dures pour la musique et les librettistes, n'épargnant que les artistes. Si l'on en croit Célestin Joubert, propriétaire de tout le répertoire de Planquette, Cantin, persuadé d'aller vers un échec, ferma son théâtre plusieurs jours, affichant complet pour faire croire au public parisien que tout était loué d'avance et, sous prétexte d'engagements antérieurs, il fit jouer une reprise de *la Fille de Madame Angot*. Sur ce, il partit à Bordeaux avec la troupe des *Cloches de Corneville*. C'est



ainsi que les bordelais eurent la primeur de cette opérette qui avait fait complet à Paris ! Ce fut localement un triomphe inimaginable et les échos s'en firent entendre jusqu'à Paris.

De retour dans la capitale aux *Folies Dramatiques*, la foule se pressa aux guichets, si bien que pendant près de deux ans, en 1877 et 1878, près de six cents représentations sans interruption couronnèrent ce succès.



Cliché B.M.

La troupe d'acteurs comprenait entre autres Simon Max dans le rôle de Grenicheux, Madame Gélabert dans celui de Germaine et Mademoiselle Girard, débutante de dix-huit ans, dans celui de Serpolette. Simon Max trouva tout à fait à son goût la charmante Serpolette et pour lui prouver toute son affection, chercha un nid d'amour approprié. C'est ainsi que pour une raison inconnue, il fut séduit par une maison à Bernières.

Il semble qu'il ait d'abord acquis une petite maison qui existe toujours au 149, avenue du Maréchal Montgomery, mitoyenne à la villa Serpolette. En effet, après la guerre de 1939-45, le propriétaire a retrouvé un panneau en céramique bleu, de la même époque que le fronton de la villa, montrant une maisonnette avec une inscription, Grenicheux. Estimant sans doute cette maison trop modeste, il acquit le terrain contigu pour y construire la maison actuelle qui date sans doute de 1890.

Bâtie sur un plan classique de cette époque, elle comprenait au rez-de-chaussée un salon, une salle à manger et une cuisine donnant

sur le jardin, au premier, deux grandes chambres communiquant par un cabinet de toilette dont une avec une alcôve, au second, quatre petites chambres pour loger « nos gens ». Cette maison confortable répondait bien à sa destination !

Pour financer cet investissement, Simon Max eut recours à Monsieur Victor Tesnières. Celui-ci lui avança les fonds nécessaires, fit construire la villa et la céda pour 40.000 francs par une vente à réméré, entièrement meublée, y compris le linge. Le délais de remboursement était relativement court.

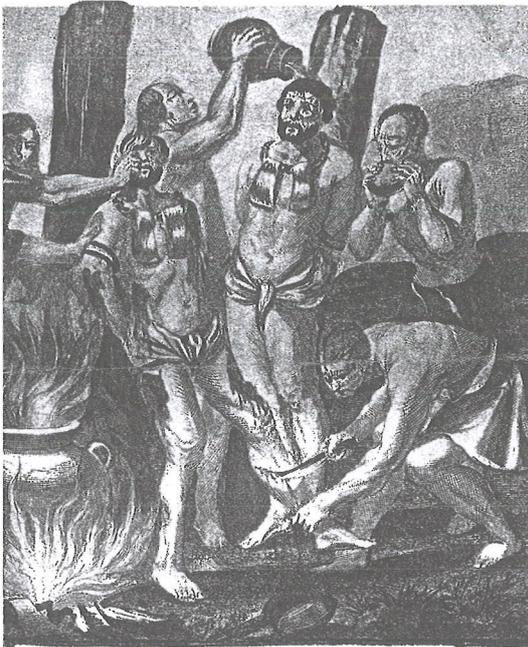
Combien de temps dura ce parfait amour, l'histoire ne le dit pas, mais quelques années plus tard étant marié, l'emprunteur n'ayant pu honorer ses engagements, dut abandonner son bien. Quittant les lieux en 1904, on raconte qu'il fit descendre le buste de Serpolette qui surplombait le bandeau de façade au dessus de la porte d'entrée, le brisa et l'enterra dans le jardin. Il n'a pu être mis au jour jusqu'à présent. ■

Annette AUGUSTIN

« Histoire d'une maison », une série d'articles que nous avons commencée dans un précédent numéro de B.O.N. (n°17) avec celle de cette grande villa située à l'entrée de la plage, *L'Etrille* et *Les Goélands*. Nous la continuons aujourd'hui avec celle de la *Serpolette*. Nous avons plusieurs autres projets « en cartons », mais si vous-même avez des sujets d'articles concernant cette rubrique, n'hésitez pas à nous en faire part. Nous pourrions les publier dans les prochains numéros. Les lecteurs de B.O.N. vous en seront reconnaissants ! L'intérêt qu'ils ont manifesté pour ce sujet est bien réel.

SAINT JEAN DE BRÉBEUF ou L'APÔTRE AU CŒUR DEVORÉ

La réduction sensible du nombre des prêtres pour desservir les paroisses a amené les autorités diocésaines à les regrouper. Ainsi la paroisse de Bernières, Notre Dame de la Nativité, dotée d'une si belle église, a été regroupée avec celles des bourgs voisins : Banville, Béný-sur-mer, Courseulles, Graye-sur-mer et Ver-sur-mer. Et cette nouvelle paroisse, pour rappeler l'importante et sanglante participation des troupes canadiennes au Débarquement de 1944, a été placée sous la protection de saint Jean de Brébeuf, martyr du Canada. Quel est donc ce saint si peu connu en France ?



P. Joan. de Brebeuf, und P. Gabriel Lallemand S. J. beyde Franzosen nemmen nach unerhört grausamen Sengen und Brennen / Schinden / Schneiden / Zersfleischung und Stämmung aller Glieder einen glorreichen Marter-Tod den 16. und 17. May. 1649.

Saint Jean de Brébeuf est né en 1593 à Condé-sur-Vire¹ dans le département actuel de la Manche, d'une famille normande. Un ancêtre, Hugues de Brébeuf, fut compagnon de Guillaume le Conquérant, et un Brébeuf accompagna saint Louis à Damiette. Un neveu de notre fut curé de Venoux.

Jean entre chez les Jésuites et y prononce ses premiers vœux en 1619. Il devient

¹ René Latourelles... Saint Jean de Brébeuf, Editions Bellarmin, Montréal 1999. Denise Pépin, le drame de la Huronie et Jean de Brébeuf, Editions du Long-sault, Montréal 1999. Les écrits de Jean de Brébeuf ont été constamment réédités (par exemple chez Droz en 1957). En édition de poche, on trouvera: Ecrits en Huronie, Léméac éditeur, Bibliothèque Québécoise, 1996

missionnaire au Canada au cours de deux séjours principaux (1626-1629, 1634-1649). Il y meurt en martyr en 1649 et devient l'un des saints majeurs du Canada.

Il laisse des écrits abondants, constamment réédités. Mais avant de se pencher sur eux, il convient de rappeler schématiquement le contexte historique de la colonisation du Canada par les Anglais, les Hollandais et les Français au XVI^{ème} siècle et au début du XVII^{ème} siècle.

Contexte historique et ethnographique

L'arrivée des Européens au Canada dont les Français Jacques Cartier (1534-1541) et Samuel Champlain (entre 1603 et 1629) va bouleverser et en partie détruire les sociétés amérindiennes². Deux nous concernent : les Iroquois qui résisteront mieux et les Hurons qui disparaîtront pratiquement en 1650.

La colonisation anglo-hollandaise est différente de la colonisation française. Les Hollandais et les Anglais privilégient les relations commerciales. Soucieux de trouver de l'or et de l'argent (ils ne rapporteront que du mica) ils prospéreront grâce au commerce des fourrures, au point d'épuiser les réserves de castors. Contrairement aux Français, ils n'ont aucune préoccupation missionnaire. Ceux-ci en effet, sujets d'un roi très chrétien, s'ils sont pris aussi dans la logique commerciale, y ajoutent celle d'une volonté systématique de conversion au catholicisme.

Les Jésuites séjournèrent en Acadie entre 1611 et 1613. En but aux hostilités de certains colonisateurs, ils furent remplacés par des moines récollets en 1615 dont le plus célèbre fut le père

² Denys Delage: le pays renversé (ouvrage très critique) Editions du Boréal, Québec 1991

Gabriel Sagard³. Revenus en 1625, ils furent expulsés après la prise de Québec par les Anglais (1629) et revinrent à la paix de Saint Germain (1632) qui rendait le Québec à la France. Ils construisirent alors un certain nombre de villages pour les Hurons convertis tels Sainte Marie I et II, Saint François Xavier, Saint Ignace...

En 1648-1650, les Anglais et les Hollandais s'allièrent aux Iroquois et les armèrent contre les Hurons, alliés de la France. Qui furent ainsi exterminés.

Grâce aux soixante treize volumes des relations des jésuites, grâce au frère Sagard et à d'autres écrits⁴, on peut se faire une idée assez précise de la civilisation commune des Iroquois et des Hurons au XVII^e siècle.

Les Iroquois, environ 100.000, sont regroupés en cinq confédérations autour du lac Érié et occupent un vaste territoire allant de l'océan Atlantique au lac Huron. Ce sont surtout des agriculteurs et des horticulteurs. Sans contact avec des pasteurs protestants, leur culture demeure en partie intacte bien qu'ils aient été victimes, comme les Hurons, d'épidémies (variole, rougeole), de l'alcool, et qu'ils aient été décimés, les Hollandais puis les Anglais pratiquant une colonisation de peuplement qui les extermine ou les parque dans des réserves.

Les Hurons, environ 30000, se regroupent dans des villages à l'est du lac qui porte leur nom. Ce sont d'abord des commerçants, constamment en déplacement sur leurs canots.

Avant l'arrivée des européens, cette culture présente un certain nombre de caractères identiques. Vêtus de peaux en hiver et quasiment nus en été, ils se nourrissent de bouillie de farine de maïs ("sagamité") et de fruits, mais aussi d'abondants produits de la chasse et de la pêche.

Les premiers témoins notent leur vigueur, leur santé, leur beauté. Le travail se répartit selon les sexes : tout ce qui concerne la vie (agriculture, cueillette, préparation de la nourriture, confection des vêtements) est l'apanage des femmes; les hommes défrichent, chassent, pêchent, conduisent les canots, installent les campements (chez les Hurons on "cabane" constamment) et surtout font la guerre, une guerre d'embuscade et d'attaques surprises. A eux revient le droit de donner la mort.

Les missionnaires ne tarissent pas d'admiration devant l'esprit de solidarité et d'hospitalité des "sauvages" : tout se partage, même en cas de disette ou de famine.

³ Le Grand voyage au pays des Hurons de Gabriel Sagard est un document majeur: Bibliothèque Québécoise 1990

⁴ Les relations des Jésuites ont été rééditées par les Éditions du Jour, Montréal 1972

Ces sociétés sont globalement matrilineaires : l'enfant hérite de sa mère, et est élevé par son oncle. En conséquence avant le mariage, les jeunes gens et les jeunes filles vivent en totale liberté ("ils sont fort lascifs et les jeunes gens ont "souvent des filles à pot et à feu").

Néanmoins une fois marié, l'homme respecte sa femme et ne l'approche pas tant qu'elle nourrit un enfant, ce qui peut durer deux ou trois ans.

D'autres aspects de la vie des indiens sont terribles : si à l'intérieur du groupe l'égalité et le partage des biens sont la règle, si un climat de chaleureuse amitié règne (les « capitaines »- les chefs- n'exercent qu'une douce autorité reposant sur la compétence et la persuasion), les ennemis capturés sont traités avec une extrême cruauté : femmes et enfants sont massacrés, les hommes subissent vivants les pires supplices : mutilations, brûlures, scalp, pour mettre à l'épreuve leur courage et si ce courage suscite suffisamment d'admiration, leurs bourreaux l'assimilent en dévorant leur cœur.

Après avoir dénié à ces sociétés la moindre religion, nos informateurs leur découvrent peu à peu des croyances complexes, en particulier des mythes de création du monde. Tous notent l'influence obsédante des songes sur tous les actes de la vie quotidienne et le rôle des "shamans" pour la guérison des maladies, encore que les Indiens disposent d'une pharmacopée végétale efficace.

La vision des missionnaires ...

Pour aborder cette société si étrangère, nos missionnaires catholiques n'ont que leurs habitudes, leurs mentalités européennes et leur foi, une foi ardente nourrie d'une mystique de l'humilité, de la pauvreté qui les rendra capables de subir les pires épreuves, mais aussi, pour les plus ouverts d'entre eux, d'apprendre les langues et de comprendre avec sympathie les sociétés indiennes. C'est le cas du frère Gabriel Sagard et évidemment de Jean de Brébeuf. La foi ardente de celui-ci s'exprime en termes passionnés : l'amour pour le Christ crucifié y prend une forme presque charnelle, se nourrit de visions nocturnes et le dispose à subir les pires abjections.

Tous ses compagnons ne présentent pas les mêmes dispositions : par exemple le père Lejeune⁵, esprit étroit, accompagnera pendant des mois les Indiens Montagnais dans le sud du saint Laurent et finira par les détester et se faire détester

⁵ R. P. Lejeune: Un Français au pays des Hurons, relation de 1634 rééditée en 1999 à Montréal

par eux. Pris en charge par trois frères, toujours imbu de sa supériorité, il essaiera constamment de convaincre publiquement de stupidité le second frère qui est shaman. Or celui-ci, dépourvu de complexe vis à vis des européens, deviendra l'ennemi juré du père qui veut lui démontrer sa supériorité intellectuelle. L'aîné des frères, champion de niveau olympique "de canoë kayak", qui lui sauvera plusieurs fois la vie- car il avait pris au départ l'engagement de ramener le père vivant- par ailleurs esprit ouvert, curieux de culture européenne, n'éveillera chez l'Européen que distance et mépris. Le père Lejeune n'apprendra pas la langue montagnaise et conclura que la première mesure à prendre pour convertir les sauvages est de les sédentariser. Erreur funeste qui provoquera, en détruisant leurs repères et leurs habitudes, la défaite et la disparition des Montagnais.

...et celle de Jean de Brébeuf

Jean de Brébeuf, comme Jean de Bernières, est un mystique austère : comme ce dernier et comme Marie de l'Incarnation⁶, sa foi se nourrit de visions nocturnes. Citons par exemple cette page de son journal datée du 14 février 1640, dans laquelle il dit voir le Christ venant à lui pour déposer sa croix sur ses épaules. Et comme il offre ses épaules "*je ne sus ce qui arriva, je sais seulement que m'apparut un cadavre arraché de la croix, tout entier recouvert comme de la lèpre sans forme ni beauté*". Il conclut qu'il ne faut pas considérer le Crucifié de la façon ordinaire mais comme un lépreux. Nous retrouvons en tous ces mystiques des années 1580-1630, cette obsession -qui vient du Cardinal de Bérulle- de l'anéantissement de Dieu en Jésus Christ, et du devoir chrétien d'imiter cet anéantissement... Mais d'autres visions apportent à Jean de Brébeuf, pendant son séjour au Canada apaisement et ravissement (cf les visions du 11 au 30 mars 1640).

Jean de Brébeuf, dans ses relations de 1634-1635 qui méritent une lecture intégrale, aborde ses Hurons avec beaucoup de respect. Malgré les privations et les fatigues⁷, les incessants portages et traînage de canots (il en compte quatre vingt cinq dans une expédition), la rame perpétuelle (heureusement Brébeuf est

⁶ Partie pour le Québec en 1639, elle accompagna Madame de la Peltrie, seconde femme de Jean de Bernières

⁷ Déjà la traversée de l'Atlantique qui durait deux mois était une rude épreuve: on affrontait de multiples dangers et l'inconfort était total.

athlétique !), la nourriture plus que frugale (l'aliment quasi unique est la bouillie de maïs, la sagamité), la saleté, la puanteur, les campements à dresser, (on « cabane » en posant des écorces de bouleau sur des arceaux), le froid, malgré tout cela, l'œil de Brébeuf est bienveillant : il célèbre l'hospitalité huronne allant jusqu'au total dépouillement (on ne donne jamais congé à un visiteur), leur étrange patience en pauvreté, disette, maladie, leur respect des morts et leur croyance en la survie des âmes. Il consacre de longues pages à leurs mythes et déplore l'impact quotidien des songes. Il s'intéresse à la vie collective, décrit les festins qui regroupent les Indiens en quatre occasions (les adieux, les actions de grâce, les banquets "seulement pour chanter et danser", les remerciements pour des guérisons). Il déplore -sinistre prémonition- les supplices infligés aux prisonniers. Il admire leur gouvernement : "leurs capitaines ne gouvernent pas par voie d'empire et de puissance absolue, leur gouvernement n'est que civil". Pour montrer cette autorité douce et persuasive, il traduit longuement la harangue d'un capitaine (un chef) venu l'inviter à s'établir dans village et qu'il juge digne de Tite Live. En voici quelques extraits, c'est le Huron qui parle : "*Echon (c'est le nom huron de Brébeuf) notre cabane est toujours pleine de tant de monde... qu'il est quasi impossible de vous communiquer quelque chose en particulier... les Français ont toujours été attachés à moi et m'ont aimé... et ils n'ont pas trouvé en toutes ces terres un meilleur ami que moi ... Nous nous assemblerons demain, en cinq villages que nous sommes, pour conduire le dessein que nous avons de nous unir et n'en faire qu'un... Nous ne pouvons manquer le printemps suivant d'avoir l'ennemi sur les bras... Si nous sommes en un bon village, bien fermé de pieux, notre jeunesse aura sujet de faire paraître son courage, et nous mettrons nos femmes et nos enfants en assurance. Nous nous estimons tout à fait hors de crainte, pourvu que nous vous ayons avec vous... Et puis, à qui aurez-vous recours demeurant dans ce petit hameau où vous êtes ? Vous n'avez point là de capitaine qui vous prenne en sa protection... Il n'y a personne qui tienne la jeunesse en devoir⁸. Si vous êtes des nôtres, rien ne saurait vous manquer (le capitaine explique alors tous les services qu'il compte rendre : maïs, cabane, portage des paquets) Il n'y aura personne dans le village qui ne se tienne heureux de vous servir... Echon, je vous prie que je sache maintenant votre dernière résolution afin que j'en fasse demain le rapport au conseil."*

⁸ Même chez les Hurons et à cette époque!

J'ai tenu à présenter des extraits de ce discours pour montrer en quelle estime Brébeuf tenait les Hurons, leur reconnaissant de hautes qualités d'intelligence et de courtoisie.

La relation de Brébeuf se termine par un éloge de leur culte des morts. « *Nos sauvages ne sont point sauvages en ce qui regarde les devoirs que la nature nous oblige de rendre aux morts* ».

En effet après une année de deuil et une sépulture provisoire, tous les douze ans, une nouvelle célébration des morts permet de rassembler tous les cadavres des années précédentes, qu'on nettoie et qu'on enfouit en grande cérémonie.

L'ouverture d'esprit de Brébeuf se manifeste de façon patente dans un autre écrit : ses instructions aux futurs missionnaires⁹ à la fois pratiques et psychologiques. Je cite : "*Il faut aimer le cœur des sauvages, et pour leur plaire, ne jamais se faire attendre pour embarquer et débarquer*". (Il conseille d'être nu-pieds, nu-jambes) "*Ne pas être importun et savoir se taire, ne point être cérémonieux, se montrer joyeux... s'efforcer de manger leur sagamité, emmener un briquet ou un "miroir ardent" pour gagner leur cœur en faisant du feu, porter toujours quelque chose " si peu qu'on porte, on agrée fort aux sauvages"*. Il donne pour finir ce conseil d'humilité : "*Vous n'êtes pas bon mallier (c'est à dire porteur de malle). Si vous pouviez aller nus et porter des charges de cheval sur votre dos, comme il faut, alors vous seriez savants en leur doctrine et reconnus comme un grand homme. Autrement, non*".

A part le frère Sagard, cette attitude tranche avec celle des autres missionnaires. D'autant plus qu'en bon précurseur de l'ethnographie, Brébeuf exige la connaissance des langues indiennes. Lui-même est grand traducteur (aidé par le dictionnaire huron publié par Sagard en 1632) et demande à ses supérieurs de limiter la venue des pères inaptes à cet apprentissage.

Epilogue

Ce n'est pas le lieu ici de raconter en détail l'histoire des missions. On trouvera dans Latournelle et D. Pépin le récit de tous les événements qui ont marqué cette histoire et les réflexions théologiques qu'ils peuvent susciter. Disons que le tort des ecclésiastiques fut de laisser se mélanger, malgré la volonté des plus lucides, la diffusion du christianisme et les intérêts politiques

⁹ Edition de poche citée p.197 : Instruction pour les pères de notre compagnie qui seront envoyés aux Hurons.

et commerciaux des Européens. En outre, des erreurs profondes furent commises, animées par la volonté opiniâtre de changer les civilisations indiennes en peu de temps (les missionnaires ne disposèrent que de quinze ans) : on sédentarisa autoritairement des semi-nomades, on arma seulement les convertis, on bouleversa en profondeur des croyances essentielles. A cela s'ajoutèrent, je le rappelle, des épidémies mortelles de rougeole et de variole (dont les Indiens, non sans raison, rendirent responsables les Européens), l'alcoolisme et les massacres. Les 9/10^{èmes} de la population disparurent en quelques années.

En 1648, les Iroquois décident l'extermination de tous les chrétiens. Le 16 mars 1649, mille Iroquois commencent la destruction des villages missionnaires, dont celui de Saint Ignace où se trouvent les pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant. Ceux-ci sont fait prisonniers avec des Hurons chrétiens, dont certains s'échappent après avoir assisté au supplice des deux pères. Un certain Régnauld (qui deviendra coadjuteur chez les jésuites de Caen) recueillit de ces Hurons baptisés les renseignements suivants, décrivant ce supplice, analogue à celui infligé communément aux guerriers dont on estimait le courage : les deux pères sont d'abord attachés nus à un poteau, on leur arrache les ongles, on décharge sur eux des grèles de coups qui redoublent quand on constate le courage de Jean de Brébeuf. Un Huron renégat renverse sur lui un chaudron d'eau bouillante en lui disant "*Vas au ciel car te voilà baptisé !*". On leur applique sur les reins et le cou un collier de haches rougies au feu, on brûle sur eux des tuniques d'écorce. Comme Brébeuf continue à prêcher et à encourager ses compagnons, on lui coupe la langue et les lèvres, on décharne ses bras et ses jambes, on commence à manger sa chair. Les Iroquois le raillent "*Tu vois bien que nous te traitons en ami, puisque nous serons cause de ton bonheur éternel*". Brébeuf s'affaiblit enfin, on le scalpe. Enfin on lui ouvre la poitrine, on lui arrache le cœur, que ses bourreaux mangent pendant que d'autres boivent son sang, disant "*que le père Brébeuf avait été bien courageux à souffrir tant de mal, et que en buvant son sang, ils deviendront courageux comme lui*". Hommage atroce.

De cet homme canonisé en 1930, mais également digne héritier du courage et de l'esprit d'aventure et d'exploration des Normands, il est heureux que le souvenir plane maintenant sur nos côtes, où tant de Canadiens laissèrent leur vie en, ces mois de juin et de juillet 1944.

Je remercie de leurs conseils Madame Lemagnen, conservatrice de la Tenture de Bayeux et le Centre culturel canadien (5 rue de Constantine 75007 Paris).

On trouvera tous les ouvrages cités à la librairie québécoise, 30 rue Gay Lussac 75005 Paris.

Une très vivante association des Amis de saint Jean de Brébeuf peut être contactée

(Président : Monsieur Bunel, Tél.02.33.77.42.22). Elle entretient et anime la chapelle édifée en 1993 sur le lieu de naissance de Jean de Brébeuf au village de la Boissais, commune de Condé-sur-Vire. Renseignements à l'office de tourisme de Torgny-sur-Vire. ■

François LABURTHER-TOLRA

Lecture

URSIN et ERNESTINE

Trois ans de correspondance sous le Second Empire entre Ernestine Lebatard jeune dentellière de Plumetot et Ursin Thomas jardinier de Cresserons¹.

Leurs villages sont très voisins mais s'il y a eu ces échanges épistolaires, c'est qu'il y a eu éloignement... En effet le jardinier va d'abord travailler à Mondeville "chez Monsieur Brière" puis il part comme conscrit, tiré au sort, dans la Marine, à Cherbourg et à Lorient. Puis à Colomby-sur-Thaon, à nouveau jardinier, chez "Monsieur Baumier"...

C'est une histoire d'amour, un dialogue de trois années, entrecoupé de courtes permissions dont une qui permettra à cette romance rurale de s'épanouir dans un mariage à Plumetot;

L'auteur, Mireille Bossis, docteur en littérature, s'est spécialisée dans l'étude de l'épistolaire. Elle a su et pu authentifier, valider cette source de documents exceptionnelle, 69 lettres manuscrites, d'abord pieusement "ramassées" par les deux jeunes gens avec fidélité puis conservées intactes par leurs descendants féminins, et confiées à l'auteur par leur arrière petite fille.

On est ému car tout ici est proche de notre village, on est surpris par la maîtrise de l'écriture de ces jeunes gens vivant en milieu rural il y a 140 ans, on est passionné par l'abondance de l'information sur la vie quotidienne de la société normande villageoise, les relations familiales, les métiers, les pratiques religieuses, la morale les événements sociaux, les voyages, les transports.

Ernestine est dentellière comme sa mère, comme sa sœur et celle d'Ursin et pratiquement comme toutes les femmes de ces villages. On se réunit pour travailler, souvent dans l'étable l'hiver car il y fait plus chaud et on fait de la dentelle en chantant joyeusement ou pour adoucir les soucis quotidiens ou amoureux. Le père d'Ursin est tailleur de pierres à Cresserons "comme et la plupart des hommes du village".

En dehors du travail il y a les pratiques religieuses -la messe, les Vêpres, la procession du pèlerinage de La Délivrande- la fête à Lion-sur-Mer, la foire de Caen.

On se déplace peu et on dit un "adieu" solennel à ceux de Plumetot qui vont s'installer à Reviers! Il faut 18 heures pour aller de Lorient à Caen; de Cherbourg, on part à 7 heures et on arrive à 11 heures à Caen mais le tracé du chemin de fer qui va de Caen à Courseulles et qui passe à La Délivrande est fait en 1864.

Ces lettres nous informent sur les salaires, les revenus, les petits cadeaux qu'on envoie quand on est jardinier: une bourriche d'abricots au mois de juin, une bourriche de raisin à la fin de juillet; les petits cadeaux qu'on se fait quand on est quartier-maître: une montre et une chaîne d'argent. Il y a même déjà des échanges de photographies!

Ces textes fidèlement retranscrits sont complétés par une analyse plus intellectuelle et exégétique de l'auteur qui a aussi poursuivi par une enquête généalogique. Elle nous dit qu'après la mort d'Ernestine à la naissance de leur cinquième enfant, Ursin a épousé en secondes noces Marie Pinard qui a habité Bernières-sur-Mer... et portait la coiffe de Bayeux.

Plongez vous donc dans ce pittoresque moment de fraîcheur et ce petit fragment de notre patrimoine historique qui sauront à coup sûr vous réjouir. ■

Anne de GERY

¹ *Ursin et Ernestine*, La parole des muets de l'Histoire, Mireille Bossis, Desclée de Brouwer éditeur. Ce livre est disponible à la bibliothèque de Bernières.

LE BOIS DES RUES

Lorsqu'on évoque la Normandie, bon nombre de personnes associe à cette région des images d'herbages au vert rutilant (1) où des vaches ruminent paisiblement, des images de pommiers, de haies ou de bois qui jalonnent le paysage. Quelle doit être leur surprise lorsque certaines d'entre elles décident de passer des vacances à Bernières et découvrent pour la première fois son environnement proche ? A la place de prairies entourées d'arbres, ils aperçoivent d'immenses champs ouverts qui s'étendent à perte de vue. Seul un bois s'étire tout en longueur et barre une partie de l'horizon : le Bois des Rues, masse végétale isolée comme une île au milieu d'un océan de blé.

Nous vous proposons de vous présenter quelques unes des facettes de ce bois qui, bien qu'il soit privé, est traversé par un

Le Bois des Rues était alors un des éléments boisés de la campagne bernieraise. Avec le remembrement, tout le réseau de haies a



chemin public permettant à chacun d'entre nous de le découvrir, le traverser, d'y retrouver les sensations du promeneur en forêt.

Le paysage bernierais il y a 50 ans

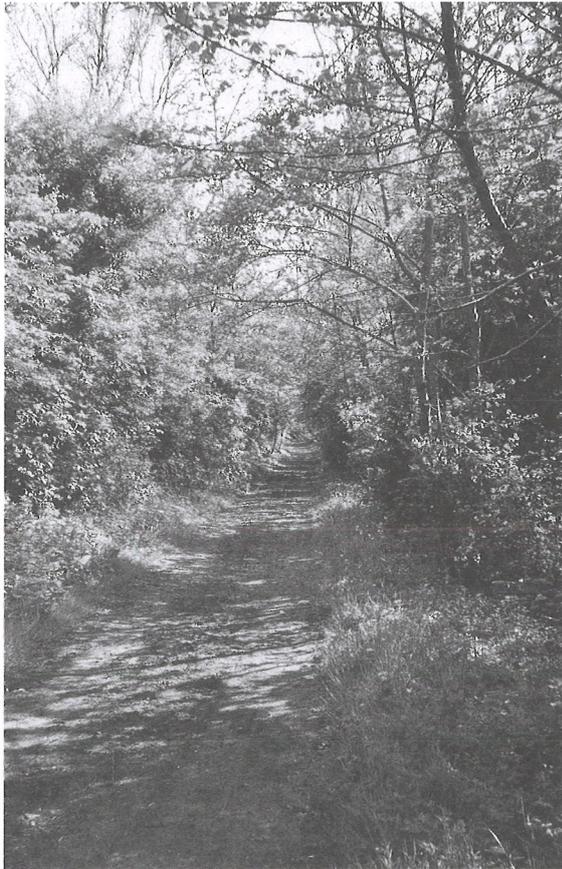
Les vieux bernierais décrivent, parfois avec émotion et nostalgie, le paysage de Bernières avant l'opération de remembrement qui s'est déroulée dans les années 60. Chacun le sait, cette opération, appuyée par les pouvoirs publics, visait à réduire le nombre de parcelles de terre afin de permettre la mise en place d'une agriculture plus productive, plus efficace. Un des effets de cette démarche a été la transformation importante du paysage. Ainsi, auparavant, les haies étaient nombreuses, les pâturages également, les parcelles accueillait des cultures variées dont celles des légumes.

Cliché J.P.M.

disparu, les prairies ont laissé la place aux immenses champs de blés, de maïs ou d'autres cultures. Le Bois des Rues peut apparaître aujourd'hui comme un vestige d'un territoire où les arbres, les arbustes, les buissons étaient les traces de la volonté et de l'intervention des hommes et des femmes dans la construction de leur espace de vie et de travail.

On comprend mieux pourquoi les anciens bernierais sont tant attachés à ce bois. Certains se rappellent de leurs jeux d'enfants qui s'y déroulaient, de l'attraction qu'il avait sur eux. Attire-t-il toujours autant les enfants d'aujourd'hui ?

En tout cas, il est désormais un refuge pour la faune sauvage des terres qui l'entourent. C'est ce que dit une des personnes que nous avons rencontrées, qui en a une connaissance approfondie. Il est aussi le départ d'une promenade lorsque l'on quitte la rue de la Crioux



Cliché J.P.M.

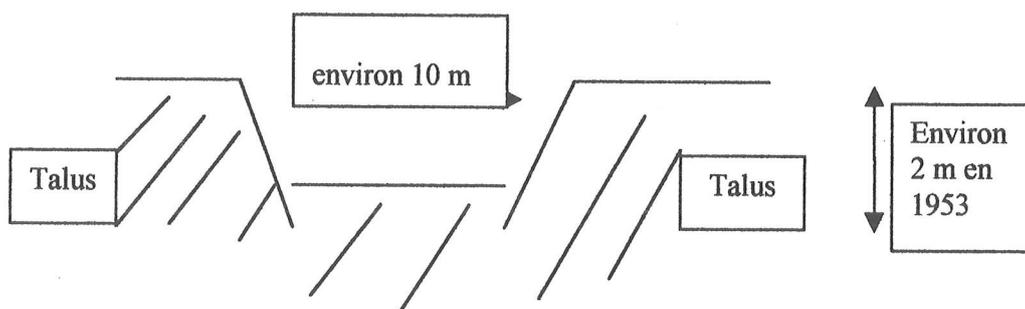
et que l'on s'engage dans le chemin qui part en direction de la route départementale de Tailleville. A ce moment là, la mer, la plage, la force du vent, le soleil de plomb si fréquent en Normandie sont oubliés. La fraîcheur, la musique du vent dans les branches, les nombreuses plantes qui tapissent le sol du bois, les traces d'animaux nous transportent dans un autre monde. Nous foulons un chemin

qui, malgré les apparences, est très ancien. Son nom d'abord, sur le cadastre, est surprenant : « Chemin rural dit de la tranchée romaine ». Vient également à l'esprit une question : comment expliquer ce talus si abrupt et si haut de part et d'autre du chemin, talus qui délimite le bois d'avec les champs alentours alors que nous sommes en plaine ? S'il ne provient pas d'un creusement par la pluie ou d'une rivière, qui, pourquoi et quand des hommes ont-ils décidé de réaliser cette tranchée ?

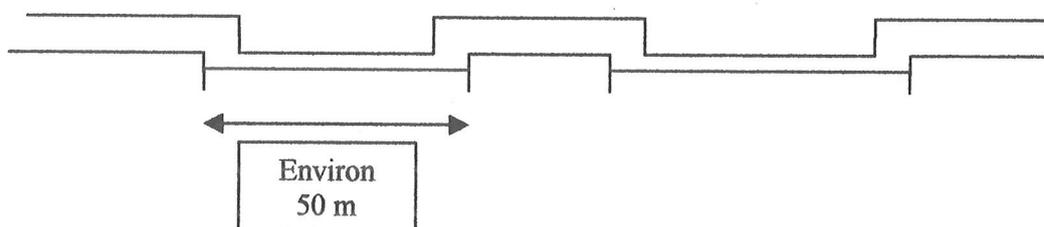
Pour répondre à ces questions, il nous faut nous tourner vers les historiens et les archéologues de la région.

Le passé lointain de Bernières : la présence des Romains

Les historiens ont pu démontrer depuis longtemps la présence des romains à Bernières et dans la région. Des traces de leur passage ont été récoltées (pièces de monnaie, statue ...), des explications données. Sur l'ensemble des connaissances relatives à ce passé romain, nous ne retiendrons que celles qui ont un rapport avec le Bois des Rues. Ainsi, le chemin qui le traverse a bien été tracé et creusé par des soldats romains pour relier leur camp, situé au lieu dit Tombette (au croisement du chemin et de la route de Tailleville), au rivage. Il se trouve qu'un bernierais, passionné d'archéologie, Monsieur Lepoix, a observé de près ce chemin et en a fait un relevé en 1953. Voici reproduits deux de ses croquis :



Par ailleurs, encore à cette époque, on pouvait voir un décrochement du chemin sur à peu près 200 mètres qui donnait ceci en vue aérienne :



Ce tracé avait semble-t-il une fonction militaire : permettre à une troupe de soldats de progresser sans risquer d'être vue ou attaquée brusquement.

De nos jours, ce décrochement n'existe plus. Il reste dans la mémoire des anciens bernierais et sur la carte du cadastre de 1824 qui le visualise très nettement. Le promeneur suivra aujourd'hui un chemin quasiment

rectiligne jusqu'à la route de Tailleville. Il songera peut-être à ces différentes époques de l'histoire, ancienne ou plus récente où l'on craignait l'arrivée de l'ennemi par la mer. En tout cas, il prendra plaisir à fouler le sol de ce havre de verdure qu'est le Bois des Rues. ■

Laurent CUISENIER

ENVIRONNEMENT

LA NAPPE PHRÉATIQUE

Le ciel nous tombe sur la tête et nous avons les pieds dans l'eau. Ces quelques mots suffisent à résumer les conditions climatiques de ces derniers mois et leurs conséquences. Le sol de Bernières et de la Normandie est devenu une éponge gorgée d'eau qui ne peut plus absorber les pluies régulières et importantes qui sont tombées ou vont arriver. De nombreuses régions de France sont aussi concernées par ce problème. Le phénomène a un nom : inondations par remontée de nappe phréatique. Mais au fait, qu'est-ce qu'une nappe phréatique exactement ?

Le mot phréatique est un dérivé savant du grec *phréar*, au génitif *phréatos*, qui veut dire puits. Le mot est créé par Daubrée en 1887 pour qualifier un type d'eau souterraine : "nappe phréatique" qu'il définissait ainsi : "nappe d'eau la plus rapprochée de la surface du sol, celle qui alimente la plupart des puits ordinaires".

Une tendance contemporaine, notamment médiatique, fait que phréatique tend à signifier "relatif aux eaux souterraines en général" avec pour conséquence l'extension du sens de nappe phréatique à celui de nappe souterraine en général. Ce qui est abusif.

Voici la définition la mieux appropriée pour l'expression nappe phréatique : nappe d'eau souterraine à surface généralement libre et à faible profondeur (ordre métrique à décamétrique), accessible et exploitable par les puits ordinaires.

Qu'est que l'eau souterraine ?

On croit parfois que l'eau s'écoule par des cours d'eau souterrains ou qu'elle forme des lacs souterrains. Cela arrive, mais reste toutefois exceptionnel. L'eau souterraine est au contraire omniprésente dans le sous-sol. On la trouve dans les interstices des particules de roches et de sol, ou dans les crevasses et fissures des roches.

L'eau qui remplit ces vides du sol et du sous-sol se situe généralement dans les 100 premiers mètres de la surface. C'est là que réside une grande partie de l'eau douce de la planète. A de plus grandes profondeurs, ces cavités sont beaucoup plus petites en raison de la densité et du poids de la roche de recouvrement et, par conséquent, elles contiennent des quantités d'eau beaucoup moindres.

L'eau souterraine provient à l'origine de l'infiltration et la percolation des précipitations en surface, soit directement soit par des fossés. Cette eau d'alimentation se répand verticalement et, lorsqu'elle rencontre un niveau imperméable, finit par former une "nappe" qui s'épaissit en fonction des quantités d'eau qui l'alimentent. L'eau souterraine coule lentement à travers des formations aquifères à différents débits selon la nature du sous-sol.

Le niveau au-dessous duquel tous les interstices sont remplis d'eau s'appelle la *surface de saturation*. Au dessus de cette surface se trouve la *zone d'aération*, où les espaces dans la roche et le sol contiennent à la fois de l'air et de l'eau (eau qu'on appelle couramment *humidité du sol*). Toute la région au-dessous de la surface de saturation est dénommée *zone de saturation*, et l'eau de cette zone est l'*eau souterraine*.

L'eau dans le sol se présente donc sous deux formes. L'humidité retenue dans le sol qui

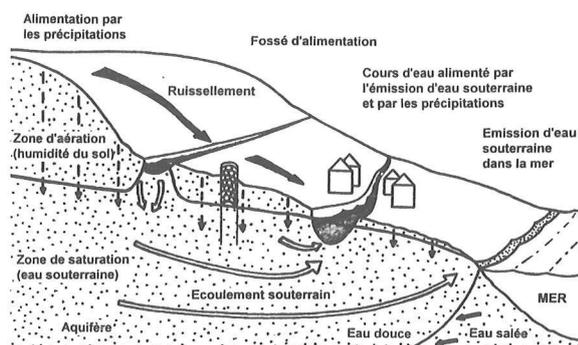
n'est pas directement utilisable par l'homme mais sert aux plantes. L'eau libre, soumise à la pesanteur et utilisable par l'homme, qui constitue d'une part les nappes phréatiques que l'on retrouve au fond des puits et au niveau des sources, et les nappes profondes d'autre part.

L'eau souterraine en mouvement perpétuel

Les matériaux perméables renferment des fissures ou des vides qui sont suffisamment nombreux et grands pour laisser l'eau circuler librement. Dans certains matériaux perméables, l'eau souterraine peut se déplacer sur plusieurs mètres en une journée; en d'autres endroits, elle ne se déplace que de quelques centimètres en un siècle.

Dans le nord de la Plaine de Caen, nous sommes en présence d'un aquifère fissuré. Les calcaires sont des roches dans lesquelles l'eau souterraine circule, assez rapidement, à travers des

Écoulement de l'eau souterraine



fissures, des joints ou des fractures dans une formation rocheuse par ailleurs solide. L'eau souterraine coule généralement vers le bas, dans le sens de la pente de la surface de saturation. Comme l'eau de surface, l'eau souterraine superficielle s'écoule vers les cours d'eau, les lacs et les mers.

Les aquifères libres (par opposition aux aquifères captifs situés entre deux couches de matériaux imperméables et où l'on observe les puits artésiens aussi appelés puits jaillissants) sont des nappes à surface libre limitées par la surface de saturation. Cette surface, qui représente en quelque sorte le toit de la nappe phréatique, peut ainsi varier en profondeur en fonction des arrivées d'eau en sous-sol. Et lors de périodes pluvieuses

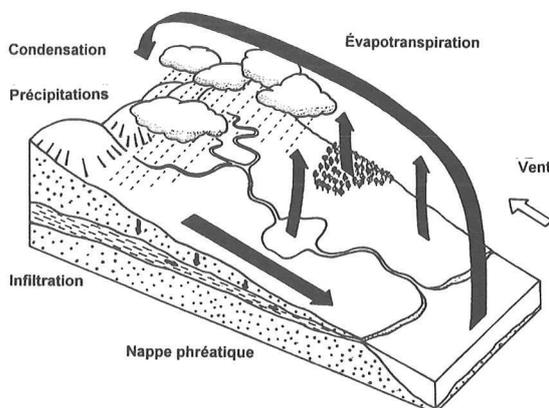
de grande importance, le toit de la nappe peut recouper la surface du sol et ainsi donner naissance à des sources ou provoquer des inondations sur les terrains superficiels (par exemple, les marais sont des lieux où la nappe affleure en temps normal).

L'eau souterraine, un maillon essentiel dans le cycle hydrologique

La circulation de l'eau souterraine fait partie du cycle hydrologique. Les précipitations et diverses sources d'eau de surface alimentent l'eau souterraine qui se draine constamment, et parfois très lentement, vers son point de déversement. L'émergence peut se présenter sous la forme d'un déversement dans les cours d'eau, les marais, les mers ou sous forme de sources.

L'émergence de l'eau souterraine peut influencer grandement l'écoulement de l'eau de surface. Durant les périodes sèches, le débit de certains cours d'eau peut être entièrement alimenté par l'eau souterraine. Le taux d'alimentation de la nappe phréatique détermine le volume d'eau s'écoulant à la surface. Lorsqu'il pleut, le volume

Cycle de l'eau



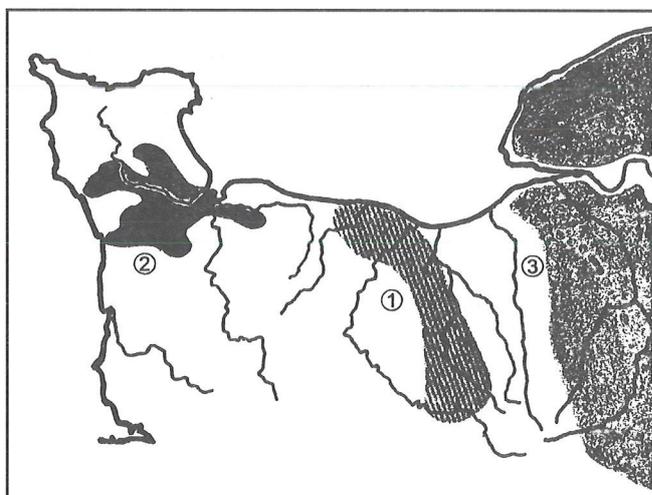
de l'eau se déversant dans les cours d'eau ou ruisselant sur les sols dépend de la quantité de précipitations que les matériaux souterrains peuvent absorber. Si ceux-ci sont déjà gorgés d'eau, les précipitations se déversent directement dans les cours d'eau et à la surface du sol avec pour conséquences des inondations.

Si le temps de renouvellement de l'eau des rivières est d'environ deux semaines, le temps de séjour de l'eau souterraine varie énormément, de quelques jours ou semaines jusqu'à 10 000 ans ou plus en fonction des niveaux géologiques.

Dans les régions côtières, un phénomène particulier se produit. En bord de mer, dans les régions de plaine surtout, les eaux salées plus denses que les eaux douces se glissent sous ces dernières jusqu'à une certaine distance à l'intérieur du continent. La nappe phréatique composée d'eau douce "flotte" en quelque sorte sur l'eau salée. Il se crée une zone de balancement de la nappe, celle-ci subissant l'influence des marées et montant plus près de la surface du sol en période de marée haute.

A propos de Bernières

Le secteur de Bernières sur Mer est concerné par une masse d'eau souterraine appelée nappe du Bathonien. C'est une ressource essentielle pour les agglomérations de Caen, Falaise et Argentan, qui circule dans des niveaux calcaires âgés de plusieurs millions d'années (entre 160 et 180) appartenant en grande majorité



AQUIFÈRES REMARQUABLES EN NORMANDIE

- ① Nappe du Bathonien
- ② Nappe de l'isthme du Cotentin
- ③ Nappe de la craie

à l'étage géologique du Bathonien, une subdivision du Jurassique. Ces calcaires bathoniens sont très largement présents dans le Calvados et en particulier autour de Caen (l'inondation du périphérique sud à Iffs est imputé à la nappe du Bathonien). Ils affleurent à divers endroits et sont visibles à Bernières avec le platier rocheux qui se trouve en mer et les falaises du Cap Romain.

Comme il existe des micro-climats à l'intérieur même de la Normandie ou à l'échelle d'un département, la nappe phréatique du Bathonien qui couvre une large superficie et draine des millions et des millions de m³ d'eau se manifeste différemment en sous-sol aussi bien qu'en surface. Des secteurs géographiques se dessinent, dont certains peuvent être concernés par des remontées de nappe, en fonction de plusieurs facteurs tels la topographie et la nature du sous-sol.

Bernières est situé dans un bassin versant hydrogéologique assez petit dont le point haut se situe sur la commune de Bény-sur-Mer et dont

une partie est drainée par la Seulles et la Müe. L'autre partie est drainée vers la mer, qui fait obstacle au libre écoulement des eaux souterraines, par l'intermédiaire de trois petits vallons secs qui partent des communes de Bény et de Tailleville et descendent des plateaux. La pente de la nappe est assez faible puisqu'elle semble inférieure à 1 %.

Si l'on considère que 500 mm de pluie sont tombés au m² entre les mois d'octobre et d'avril, et si on prend en compte la superficie du bassin versant de Bernières, ce sont donc plusieurs millions de m³ d'eau qui ont parcouru le sous-sol de la commune en direction de la mer.

La nappe phréatique est encore peu connue. Des études sont actuellement menées par des organismes et notamment la DIREN (Direction Régionale de l'Environnement) qui s'appuie entre autres sur des mesures effectuées dans des puits et forages. ■

Ludovic GIRARD

UN COMEDIEN A BERNIERES

« *Je suis en retard, en retard, en retard !...* » clame le lapin blanc d'Alice au Pays des Merveilles dans le film de Walt Disney ... Cette vois unique, reconnaissable entre toutes, celle de Bugs Bunny, mais aussi celle de Max la Menace, Woody Woodpecker, savez-vous à qui elle appartient ?

A un bernierais (d'adoption), Guy di Piro, plus connu sous son nom de comédien, Guy Piérauld.

Avec son épouse Anne-Marie – Anne Marilo à la scène – comédienne elle aussi, ils forment un couple d'artistes dont le parcours couvre 57 ans de théâtre, de cabaret, de cinéma, de télévision.

Quand, en 1947, il jouait avec Dullin à Caen, dans une ville qui sortait d'un cauchemar, il était loin de penser qu'il choisirait Bernières pour y poser ses valises entre deux tournées.

B.O.N. envisageait donc de lui consacrer un article. Mais la matière est si riche qu'un bulletin entier n'y suffirait pas. Car c'est toute la vie du spectacle qui défile.

Théâtre ?

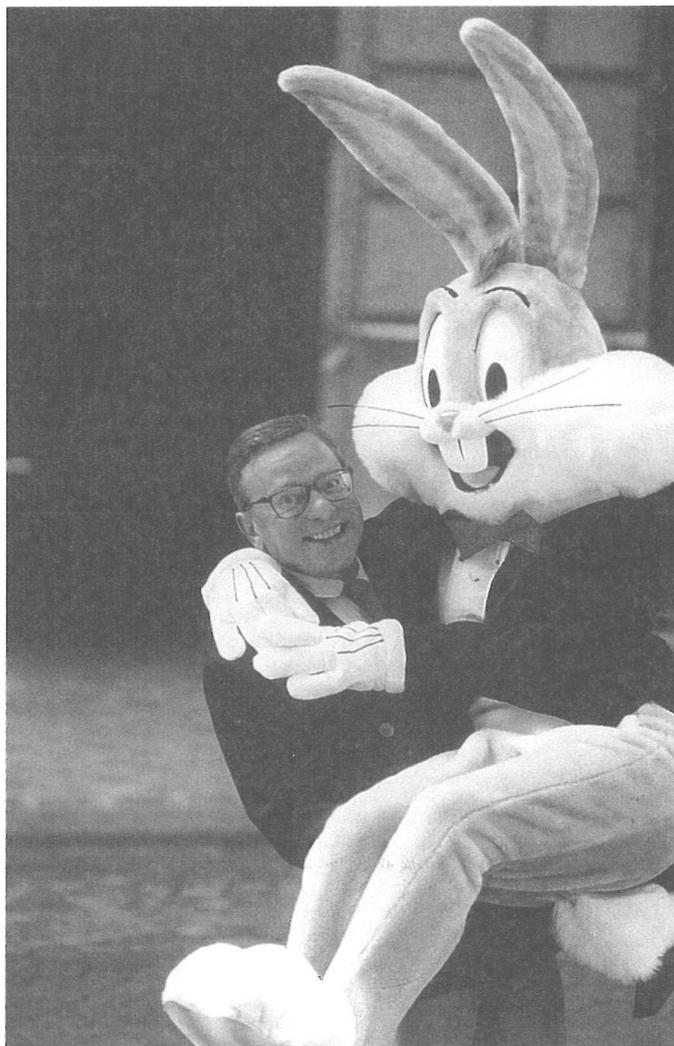
Dullin, Robert Manuel, Geneviève Page, Blier, Francis Perrin, Suzanne Flon, Denise Grey, Dufilho, Mélina Mercouri, Jeanne Moreau ...

Cabaret ? *Les Trois Baudets, La Rose Rouge, L'Amiral ...*

Comédies musicales ? *Irma la Douce, Les Petites Femmes de Broadway, Mimi la Chance ...*

Et, au hasard de la valse étourdissante de noms prestigieux : Pierre Dac, Francis Blanche, Jean Richard, Devos, Poiret, Serrault, Fernandel, Fernand Raynaud, Les Branquignols ... Noiret,

Picoli, Rosy Varte, Gréco, Brassens, Brel et tant d'autres



Nous avons préféré monter une exposition consacrée à Guy Piérauld et Anne Marilo. Monsieur Nandillon nous offrant l'hospitalité su Syndicat d'Initiative, nous vous invitons à venir cette rétrospective qui se tiendra du 5 au 18 août prochain.

Photos et documents permettront, aux uns, de rafraîchir leurs souvenirs, aux autres, de mieux connaître la richesse créatrice du théâtre et du cinéma de l'après-guerre.

Ce sera notre manière de conserver et de transmettre un peu de ce patrimoine culturel dont nous

pouvons être fiers et de remercier le petit émigré italien devenu un grand comédien français ... ainsi qu'un bernierais à part entière ! ■

Annick FLOHIC-PATRIZZI

A LA RECHERCHE D'UN VILLAGE DISPARU : COURTISIGNY

A l'ouest de Bernières, un village disparu mais cité de nombreuses fois dans des documents du XII^{ème} au XIV^{ème} siècle, fait actuellement l'objet de recherches archéologiques. Le chantier est dirigé par Madame Claire HANUSSE, maître de conférences en Histoire et Archéologie Médiévale à l'Université de Caen. L'auteur de ces lignes, Michel Lequesne, intéressé par ce village dans lequel certains de ses ancêtres posséderaient encore des terres au XVII^{ème} siècle, a sollicité une interview sur le terrain de cette éminente spécialiste du Moyen-Age. Bien accueilli par cette charmante jeune femme, il a découvert une narratrice passionnante et passionnée par le sujet. Voici l'intégralité de ses explications recueillies sur le site même, le 27 juillet 2000.



Les fouilles du site de Courtisigny au cours de l'été 2000

Cliché M.L.

Michel Lequesne : *Dans quel contexte se situent ces travaux ?*

Claire Hanusse : Ces travaux s'inscrivent dans un programme plus large que la seule étude du village de Courtisigny. Cette enquête est incluse dans un projet d'études de l'occupation du sol du littoral normand. C'est un programme du CRAHM (Centre de Recherches Archéologique et Historique Médiévales) de l'Université de Caen. Dans le cadre de ce dernier, j'étudie personnellement l'occupation du sol de l'espace littoral situé entre la Seulles et l'Orne, pour essayer de voir s'il est possible de caractériser cette occupation. C'est une recherche sur un

territoire relativement vaste qui correspond approximativement à l'archidiaconné de Douvres. Nous nous intéressons à ce village parce qu'il peut être considéré comme une sorte de fenêtre à l'intérieur de cet espace. Cela nous permet d'entrer un peu plus dans le détail, de voir véritablement quelles sont les ressources des gens qui vivaient ici ; la mer jouait-elle un rôle prépondérant dans leur alimentation, dans leur vie ?

M.L. : *Quelle serait l'histoire de ce village ?*

C.H. : Les terres sur lesquelles Courtisigny était implanté appartenaient au seigneur de Courseulles. Les documents les plus anciens, qui

attestent de la présence de l'habitat dans ces fosses de Saint-Ursin, remontent à la seconde moitié du XII^{ème} siècle. Un certain nombre de textes mentionnent des reconnaissances de terres qui se trouvent dans ce vallon. Le site est connu et cité jusqu'au XIV^{ème} siècle. Dans les années 1350-1370, l'existence du village est attestée par la présence d'un certain nombre d'habitants, notamment par des documents qui rapportent le versement de dîmes à l'église de Bayeux. Vers 1373, la paroisse de Courtisigny n'apparaît plus parmi les paroisses décimatriques, ce qui pourrait laisser supposer un abandon partiel ou total dès cette époque. L'église auquel le village est rattachée est connue sous le nom de Saint-Ursin d'où le toponyme : « Fosses de Saint-Ursin ». Cet édifice religieux est mentionné tardivement puisque la première mention date seulement de 1300. Il est vraisemblable qu'il s'agit d'une église paroissiale, donc dotée d'un certain nombre de pouvoirs, dont le droit de sépulture. On peut déduire que cette église, possédant son propre cimetière, se trouve quelque part à proximité de ces premiers bâtiments que l'on fouille actuellement. Mais nous ne l'avons pas encore située et identifiée.

Les dates d'abandon du village, si l'on s'en tient aux quelques documents que nous possédons, se situeraient peut-être entre 1350 et 1370-73. Nous ne pouvons être d'une grande précision, dans la mesure où les traces écrites sont peu nombreuses et ne peuvent donner la certitude absolue que l'habitat est totalement abandonné !

M.L. : *Une datation d'origine plus aléatoire ?*

C.H. : L'origine du village est bien moins précise. Nous savons qu'il existe des habitations à partir de la seconde moitié du XII^{ème} siècle, ce qui paraît tardif. Mais il n'est pas impossible qu'il ait existé un siècle ou un siècle et demi plus tôt. La dédicace de l'église à Saint-Ursin est relativement rare en Normandie, puisqu'il n'existent que 5 ou 6 églises qui sont attestées sous ce vocable dans l'ensemble de la province épiscopale de Rouen. Les érudits en la matière tendent à rapprocher la dédicace à Saint-Ursin, suivant une tradition du XIII^{ème} siècle, à la présence des reliques du Saint à Lisieux aux environs de 1055.

Un récit légendaire raconte que les reliques de celui qui fut un des premiers sinon le premier évêque de Bourges, auraient été transportées à Lisieux pour combattre une maladie (la peste peut-être) qui aurait ravagée la cité. Des signes tangibles seraient apparus, indiquant la volonté de ces reliques de rester dans la ville normande. Une hypothèse, non confirmée,

indiquerait que c'est à cette époque que quelques églises de la province épiscopale de Rouen ont été vouées à ce saint. La confirmation de cette supposition permettrait de prouver l'existence du village vers le milieu du XI^{ème} siècle, où tout au moins de la dédicace. Ce qui n'infirme pas une existence antérieure de l'église. Nous ne pouvons en aucun cas être catégorique.

Les ruines archéologiques que l'on a sous les yeux, ne permettent pas encore de situer exactement l'emplacement du village, mais tendent à confirmer les travaux qu'avaient menés mes prédécesseurs dans les années 70 (une première série de fouilles a été réalisée il y a près de trente ans), c'est à dire l'abandon de ce village dans la seconde moitié du XIV^{ème} siècle. Les données archéologiques semblent attester ce que nous laissions supposer les textes. Mais actuellement, il est beaucoup trop tôt pour en savoir plus.

M.L. : *Le point sur les recherches actuelles ?*

C.H. : D'ores et déjà, nous trouvons des choses que l'on attend, que l'on trouve un peu partout dans les fouilles médiévales, jusqu'au sud de Caen. Nous avons une abondance de déchets de moules, qui couvrent beaucoup la cour, que l'on a pu étudier cette année. Nous trouvons de même des débris de bulots, des palourdes et autres coquillages que l'on identifie mal, parce que très fragmentés. Un certain nombre de vestiges de coques montrent que les habitants du lieu étaient capable d'aller à la pêche à pied où qu'ils pouvaient se les procurer. Or ce dernier type de coquillages ne se trouvent pas à 15 ou 20 kilomètres à l'intérieur des terres. Nous sommes ici à trois kilomètres environ, à vol d'oiseau, du rivage.

Tous ces indices nous sont fort utiles. Par ailleurs, nous effectuons des prélèvements assez systématiquement dans les sédiments pour essayer de faire des analyses un peu plus fines. Nous confions ces sédiments à des spécialistes qui vont examiner les restes de graines, végétaux etc...., que l'on est incapable de déterminer à l'œil nu. Nos collègues pourront éventuellement nous signaler des restes de poissons que l'on ne peut non plus distinguer car trop microscopiques. Nous pouvons trouver des végétaux plus associés à l'environnement de la mer, qui peuvent avoir été utilisés pour l'alimentation ou la confection de litières dans les étables, ou encore des matériaux qui servent à l'enrichissement des terres environnantes.

Si la datation du village nous intéresse, son processus d'installation nous permettra de

comprendre comment s'est réparti l'habitat dans cette zone littorale. Cela revient à se poser la question en d'autres termes :

Pourquoi ce village s'est installé là ?

Pourquoi a-t-il été abandonné et pas les autres ? En arrière-plan, si l'on étudie un village, il faut essayer de comprendre l'espace, le territoire duquel il a tiré sa subsistance. Quel est son terroir, quelles sont les limites de sa paroisse ?

S'il y a une paroisse, il y a un territoire paroissial, donc il existait des limites établies qui ont disparues. En fait, elles se sont dissoutes dans les paroisses environnantes. Il est vraisemblable que le territoire de Courtisigny, dont il est intéressant de situer l'émergence, a été partagé entre Courseulles, Bernières et probablement Béný-sur-mer. Si c'est hypothétique pour la dernière commune, c'est évident pour les deux autres, le site se trouvant déjà sur la première. L'analyse toponymique et divers éléments nous permettent de penser que Bernières a reçu une partie du territoire et peut-être Béný qui est la troisième et dernière commune limitrophe. Ce sont des études qui demandent un certain nombre de vérifications, d'analyses à des échelles différentes, car il faut sortir du village au sens strict du terme. Tout cet ensemble est à analyser, en essayant de prospecter aux environs pour trouver des sites archéologiques d'époques différentes ou identiques, pour comprendre d'où ce village tient ses ressources, comment il s'inclue dans cet espace littoral. Quel est son rapport à la mer et son rapport environnant ?

M.L. : *La correspondance entre la disparition du village et un événement de l'Histoire est-elle envisageable ?*

C.H. : Ce que nous dit la fouille, c'est que les bâtiments sur lesquels nous travaillons actuellement, se sont ruinés lentement, progressivement. Il est vraisemblable que les matériaux de couverture en ardoises vertes, ont été récupérées ainsi que les poutres. Nous nous trouvons devant un processus d'abandon et de récupération dans un contexte de crise, mais non violente. Cela ne veut pas dire que les causes primaires de l'abandon ne soient pas liées à l'insécurité générale. Si nous les situons vers le milieu du XIV^{ème} siècle, le rapprochement que l'on est tenté de faire, c'est évidemment l'épidémie de peste de 1348-1350. Si c'est la peste qui arrive d'ailleurs un peu tardivement, elle n'est pas le seul facteur qui pourrait expliquer l'abandon. Nous savons que la Normandie, dès le premier quart du XIV^{ème} siècle, connaît une crise économique qui est une anticipation des grandes

crises générales. Des travaux, effectués dans le pays de Caux, ont montré que dès les années 1320-1330, une stagnation puis un renversement de tendance, par rapport à la croissance des années précédentes, se fait jour. Cette amorce de crise, ajoutée à la grande peste (dont on n'a pas la preuve de son passage ici) comme le retour de l'épidémie en 1363, peuvent être des causes déterminantes. Nous ne sommes pas sûrs que la fouille du cimetière nous apporte des évidences. La peste, maladie fulgurante, ne laisse pas de trace sur le squelette. Il faudrait, par une étude du cimetière, démontrer qu'il y a beaucoup de gens qui ont été enterrés dans un laps de temps très bref. Mais ce n'est pas évident de vérifier que les enterrements se sont succédés, il y a plus de six siècles, dans un laps de temps très bref ! Les registres paroissiaux n'existaient pas encore.

La question que l'on se pose sur ce point particulier, c'est de savoir si les événements du milieu du XIV^{ème} siècle ne sont pas venus parachever une situation qui était déjà latente. Alors quelle est la raison initiale ? Ce n'est pas la fouille du site qui va nous apporter des réponses, tout au moins pas directement. Nous pouvons bâtir des hypothèses.

M.L. : *Et si finalement, tout n'était pas lié aux problèmes d'implantation ?*

C.H. : Ce qui a pu favoriser l'implantation du village, c'est sans doute une installation dans une petite vallée sèche à l'abri du vent ; ce qui est sans nul doute un facteur positif. Si l'on dit « vallée sèche », cela inclut des variations dans la nappe phréatique, des points d'eau moins bien alimentés, un village qui devient vite inconfortable. Où est-ce tout simplement, les terres environnantes qui se sont montrées moins rentables que prévues, au fil des années. Les problèmes relationnels avec le seigneur ne sont pas exclues. Ce dernier peut ou peut ne pas favoriser la restructuration de l'habitat. Intervient-il dans le phénomène d'abandon où se contente-t-il d'en prendre acte ? En fait, les paysans qui vivaient là sont finalement des gens qui pouvaient se déplacer à volonté !

Nous sommes passés des explications un peu simples des années 1960-70, d'abandon immédiat liés à des événements historiques, à la recherche d'un schéma plus conforme à la réalité. Notre hypothèse de travail, c'est le contexte économique, peut-être social, qu'il nous faut cerner. Il nous faut rechercher ce qui entraîne le dépérissement progressif. Nous avons sous les yeux un bâtiment, une ferme qui disparaissent tranquillement : nous voyons des murs qui se sont effondrés dont les matériaux ont été récupérés,

parfois d'autres murs qui sont tombés brutalement. Mais il n'y a pas de violence, c'est une évidence. La récupération des matériaux n'est qu'un problème d'économie de temps et d'énergie.

Comme d'autres fouilles archéologiques, le cas de figure pourrait être l'abandon de telle partie ou maison du village, alors que d'autres continuent à exister. Le matériel, que l'on peut trouver à l'intérieur de l'habitat, nous donnera ces informations.

Le bâtiment central, devant lequel nous nous trouvons, a été déserté pas très tard dans le XIV^{ème} siècle. Nous possédons des indices montrant que les deux bâtiments contigus servaient de remise, ou plutôt de dépôt ! Cette fonction pourrait s'exercer durant l'occupation du premier. Ce n'est pas une évidence, nous avons déjà beaucoup de difficultés à déterminer si ces deux bâtiments annexes ont fonctionné ensemble ou si seulement ils appartiennent à la même unité. Les arguments nous font défaut actuellement pour vérifier notre hypothèse.

M.L. : *Se transformer en généalogistes pour retrouver les propriétaires des terres ?*

C.H. : Le village a été abandonné, mais pas obligatoirement les terres. S'il existent des textes qui évoquent Courtisigny dans le premier quart du XIV^{ème} siècle, d'autres textes postérieurs font allusion au site à travers les terres cultivées. Deux, trois, quatre siècles plus tard, il y a toujours sur ce site des propriétaires. C'est peut être une des pistes qui peut nous permettre de comprendre où sont partis les gens. Si nous démontrons par les actes notariés que les paysans qui possèdent ces terres sont installés plutôt à Courseulles, Bernières ou Béný, nous posséderions la réponse à cette question. Mais il faut être prudent car il y a eu certainement des échanges de terres.

Tous ces renseignements font partie des éléments qu'il faudra accumuler pour essayer de comprendre. Nous n'aurons peut-être jamais de certitudes, seulement des pistes générant des hypothèses plausibles. Ce n'est pas un livre listant des solutions simples et démontrées que nous avons sous les yeux, il y a beaucoup de traductions à faire.

M.L. : *Que peuvent apporter ces recherches aux historiens des villages concernés ?*

Les généalogistes intéressés, non seulement par l'élaboration de leur arbre mais aussi par ses structures sociales, peuvent bien sur

trouver à travers nos recherches, de multiples renseignements :

Qui vit ici ? Qui vit là ?

Quelle famille ?

Quel rang social ?

Quelle est leur manière de vivre ?

Quelle est la base de leur nourriture ?

Comment se présentent les habitats ?

Une multitude de questions que l'on peut se poser, mais les réponses peuvent être très relatives. Quand nous comparons le matériel qui se trouve dans cette maison avec celui existant dans une autre, connue, nous essayons de cerner le niveau économique et social des habitants. Mais encore faut-il avoir assez d'éléments pour faire le distinguo. Nous pouvons aussi nous poser d'autres questions :

Quel type de famille vit ici, nombreuse, nucléaire, famille élargie ?

Y a-t-il des gens de service ?...

Toutes ces préoccupations, si nous arrivons à trouver des réponses, intéressent les généalogistes.

M.L. : *Quelles sont vos dernières trouvailles ?*

C.H. : Les toutes dernières sont des déchets alimentaires, quelques objets, de la poterie très fragmentée, des pichets simples et d'autres très décorés comme ceux actuellement visibles à l'exposition du château de Caen. La poterie semble être attribuée à la cuisine, en tout cas servait à faire cuire. Nous avons aussi des lèchefrites et d'autres objets de même nature.

Comme je vous le disais dès le début de mes explications, ce sont des choses très prévisibles. Ces découvertes viennent à première vue compléter les renseignements que nous possédions ; lorsque nous les examinerons en détail, nous trouverons peut-être d'autres informations. Il y a aussi du grès donfromtais. C'est le grès dominant dans la région à l'époque de la construction, le grès du Bessin le concurrence un peu plus tard. Nous trouvons quelques exemplaires de ce dernier dans les niveaux d'abandon, c'est-à-dire postérieurs à la construction des bâtiments. Nous avons ressorti quelques matériaux métalliques : des couteaux, des petits outils. Nous n'avons pas de gros outils, mais les fouilles de 70 avaient fait apparaître le matériel fréquemment trouvé dans la région : des fers à cheval, des épieux, un petit peu de monnaies. Nous avons sorti pratiquement autant de monnaies postérieures à l'abandon du site qu'à la période d'occupation proprement dite. Mais ce sont des monnaies probablement perdues par des gens venus récupérer des matériaux à la fin du XVII^{ème}, début du XVIII^{ème} siècle. A cette

époque, les ruines étaient encore apparentes, elles sont d'ailleurs mentionnées sur les cartes de Cassini. Nous avons ressorti aussi de petits objets en bronze, en os taillé, mais cassés puisque trouvés dans le dépotoir. Nous ne cherchons pas d'ailleurs d'objets exceptionnels, seulement ce qui

peut nous aider à répondre aux questions que nous nous posons ! ■

Michel LEQUESNE



Le site de Courtisigny en cours de fouille

Cliché M.L.

Si la plupart d'entre nous savent que l'Histoire du monde se lit dans les ruines, peu connaissent dans le détail, le travail méthodique de ces fouilleurs du passé que sont les archéologues. Profondément motivés par la reconstruction méticuleuse de cet immense et inépuisable puzzle que constituent les archives de la Terre, ils ont de nos jours considérablement amélioré et développé les méthodes d'investigations. Ils ne se contentent plus d'explorer et déchiffrer mais utilisent toutes les ressources des sciences modernes. Ces différentes méthodes d'analyses leur permettent non seulement de retrouver les dates et les causes d'abandon d'un site, mais aussi la nourriture, les méthodes d'élevages..., le mode de vie de nos prédécesseurs!

BERNIÈRES ET LE RISQUE SISMIQUE

PREMIÈRE PARTIE : HISTORIQUE

Les terres paisibles de la Basse-Normandie, et plus particulièrement du Calvados, ont-elles pu être par le passé le siège d'événements sismiques importants ? Les images de la Normandie que l'on aperçoit en cartes postales représentent en général des paysages calmes et l'histoire de ce pays profondément marqué par les guerres ne laisse guère présager de telles catastrophes telluriques.

Et pourtant, la sismicité dans notre région est réelle, modérée certes, mais non négligeable.

Le secteur de Caen est classé en zone à risque sismique et un réseau régional de surveillance sismologique ausculte en permanence la région. Une des stations du réseau est d'ailleurs basée sur le territoire d'une commune de la Côte de Nacre proche de Bernières : Langrune sur Mer.

L'année 1775 démontra bel et bien que le risque sismique existe dans la plaine de Caen et le tremblement de terre qui défraya la chronique à cette époque n'occasionna pas seulement quelques cliquetis dans les vaisseliers.

1775. Cette année marque un tournant décisif dans l'histoire de l'humanité avec le début de la guerre d'Indépendance américaine, dirigée par G. Washington. En France, Louis XVI est à la tête du Royaume depuis l'année précédente. A Paris, en Champagne, en Bourgogne, la cherté des blés cause une guerre des farines. Mais un autre événement va causer quelque agitation et concerne plus particulièrement notre région.

Le tremblement de terre du 30 décembre 1775 dans la plaine de Caen

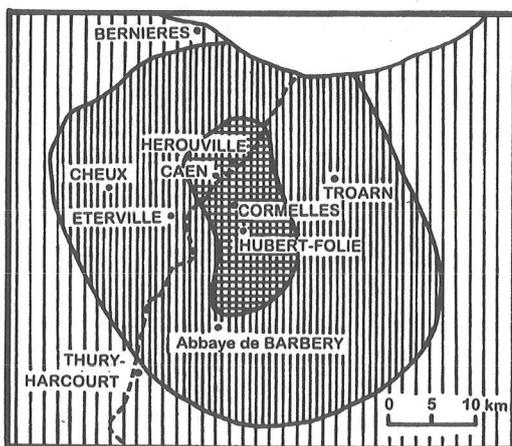
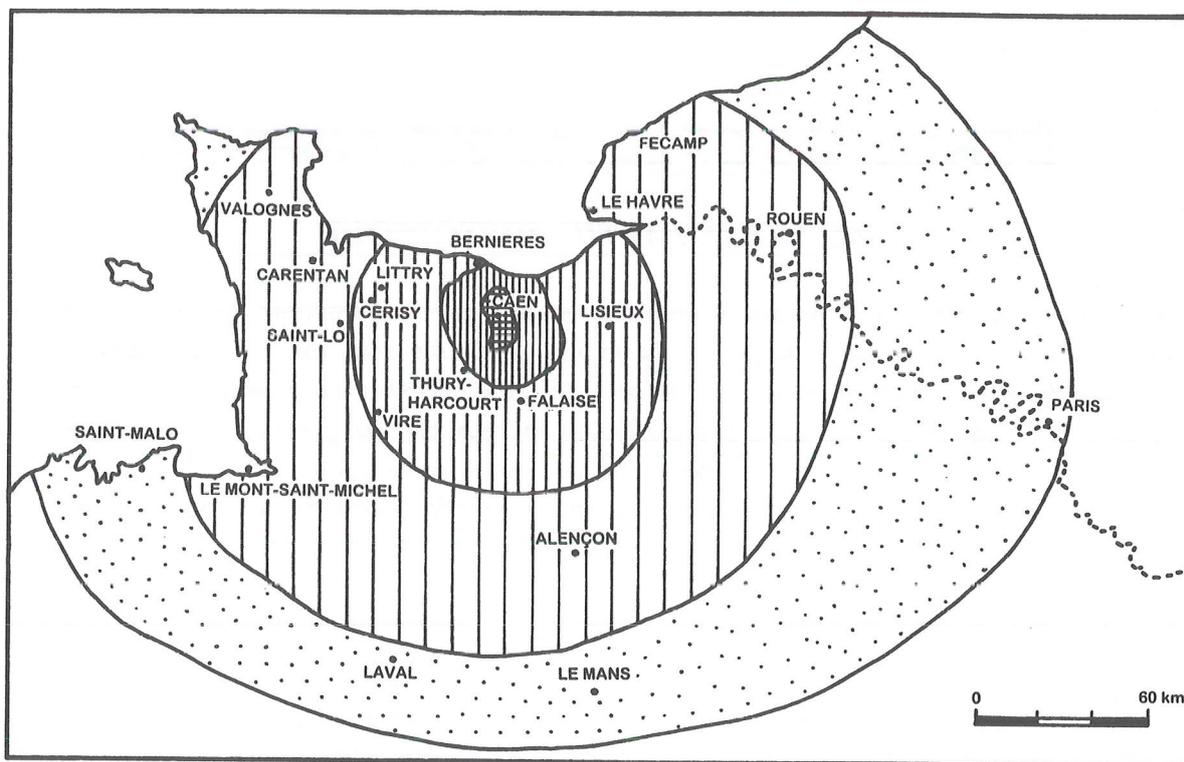
Ce qui va suivre retrace le moment où la terre trembla et les conséquences qui suivirent le séisme de la fin de l'année 1775 (encore une fin d'année mouvementée serait-on tenté de dire) par l'entremise de témoignages de personnes ayant vécu cet événement et qui sont parvenus jusqu'à nous aujourd'hui. Les citations sont en ancien français, ce qui explique quelques déformations de la langue. Et comme souvent lorsqu'il est question de témoignages relatant des faits assez brefs, vous y constaterez de petites différences.

C'est le 30 décembre 1775, à 10 heures 32 minutes du matin, selon l'abbé Adam - qui, en plus d'être professeur de philosophie à Caen, fut un précieux observateur de l'événement - que " *le ciel serein et l'air parfaitement calme, nous avons entendu un bruit sourd pendant deux secondes et tout de suite éprouvé pendant trois secondes de très violentes secousses de tremblement de terre qui paroissoit se soulever. Le mouvement progressif étoit du sud-ouest au nord-est; après ces secousses, j'ai encore entendu un bruit sourd pendant trois secondes qui s'affaiblissoit ...* ".

L'abbé Hébert, de la paroisse Saint Ouen à Caen, raconte que la terre a tremblé pendant environ six secondes et ajoute : " *on entendit d'abord un bruit semblable à celui d'une nombreuse suite d'équipages qui auraient couru sur le pavé; ensuite toutes les tuiles remuer sur les maisons. Après quoi, il vint deux violentes secousses qui abattirent un grand nombre de cheminées dans la ville, en tout ou partie, ainsi que beaucoup de tuiles. Quantité de maisons ont été endommagées; chacun croyait que celle de son voisin étoit tombée* ".

En cette calme matinée d'hiver, Caen est frappée de plein fouet par un phénomène naturel qui sème la panique dans ses rues et quartiers. C'est avec fracas que cette bonne vieille planète se rappelle au bon souvenir de ceux qui foulent son sol et qu'elle nourrit. Nombreux sont ceux qui considèrent la Terre comme n'étant qu'un roc inerte, mais c'est bien à une "entité vivante" qui a ses sautes d'humeur que nous avons à faire.

Revenons à l'abbé Adam, dont la description du séisme recèle plus de détails et de force, qui note aussi sur le moment qu' *une espèce de brouillard ou vapeur légère s'est élevée de la ville et a disparu huit à dix minutes après* ".



Effets et intensité du séisme (échelle MSK)

- III : faibles
- IV : modérés
- V : forts sans dommages
- VI : dommages mineurs
- VII : dommages notables

L'ÉCHELLE DE RICHTER POUR L'ÉNERGIE D'UN SÉISME, L'ÉCHELLE MSK POUR SON INTENSITÉ

Une manière précise d'évaluer la force d'un tremblement de terre consiste à mesurer l'énergie libérée par les ondes sismiques. Le calcul de la magnitude est assez complexe pour les non initiés parce qu'il implique l'emploi de logarithmes, l'énergie libérée pouvant aller du milliwatt-heure à des centaines de milliers de millions de kWh, soit un rapport de 10^{20} (1 suivi de 20 zéros). Retenons simplement que l'Allemand Richter avait choisi comme référence un tremblement de terre dont l'énergie est telle qu'à 100 km de distance, elle fait bouger le sismographe de 1 micromètre. Contrairement à la magnitude, qui se calcule, l'intensité d'un séisme est, elle, estimée selon les effets observés ou ressentis en surface. L'échelle utilisée en Europe est l'échelle Medvedev-Sponhever-Karnik (MSK) 1964 qui comprend 12 degrés de I à XII. Magnitude et intensité sont complémentaires pour décrire un tremblement de terre. Ainsi, un séisme de forte magnitude, mais dont le foyer est très profond, pourra avoir une intensité faible; tandis qu'un séisme de magnitude moyenne, mais dont le foyer se situe à quelques kilomètres de la surface, pourra occasionner de gros dégâts et avoir une forte intensité.

L'ÉCHELLE MSK

I. Secousse non ressentie, seulement enregistrée par les sismographes.	II. Secousse ressentie par peu de personnes, surtout aux étages élevés.	III. Secousse ressentie par quelques personnes, vibration des vitres et d'objets.	IV. Secousse ressentie par de nombreuses personnes à l'intérieur, craquement des planchers, vibration de la vaisselle.	V. Secousse ressentie par toute la population, réveil de nombreux dormeurs, fort balancement des objets suspendus.	VI. Apparition de petites fissures dans les murs légers et les plâtres, oscillation des arbres.
VII. Fissuration importante des murs, chutes de cheminées et de débris.	VIII. Lézardes larges et profondes, écoulement partiel de constructions, variation du niveau d'eau dans les puits, fissures dans le sol.	IX. Effondrement partiel de constructions, glissements de terrains.	X. Effondrement total de la quasi totalité des constructions, ruptures de routes, canalisations enterrées, barrages.	XI. Catastrophe générale.	XII. Toute construction humaine est détruite, modification profonde du paysage.

Toutes les tuiles qui couvrent ma maison ont été fort agitées; les murs étoient en balancement; on entendoit un craquement fort et vif de poutres et de charpente; ... les têtes de plusieurs cheminées ont été renversées ”, précise-t-il.

Comme cela est fréquemment le cas lors de tels événements, tout du moins pour ceux atteignant une certaine ampleur, la population civile n'en sortit pas indemne, même si fort heureusement aucune personne n'y laissa la vie. C'est ainsi que deux personnes au moins furent blessées à Caen lors de ce tremblement de terre qui ne fut pas qu'une petite secousse sans importance : “ Une pierre détachée des murs de l'église paroissiale Notre-Dame est tombée sur la tête d'une femme qui sortoit de sa maison pour fuir, et un homme a eu le bras cassé par des pierres qui sont tombées d'une cheminée ”.

Ailleurs, cet événement géologique engendre divers effets et réactions : Dans la campagne, “ les bestiaux ... ont couru avec beaucoup de précipitation ”. En mer, “ quelques poissonniers ont rapporté que sur les dix heures et demie du matin à tirer leurs filets, la mer étant parfaitement calme, sans aucun air de vent, ils ont senti trois fortes secousses dans leur bateau, et la mer qui étoit basse a battu son plein; ils étoient au nord-nord-ouest à environ cinq lieues de distance de la ville ”. Pareils faits sont aussi rapportés par des marins pêcheurs du Havre. Comme cela arrive parfois dans pareil cas, les secousses engendrèrent-elles un petit raz de marée sur les côtes anglaises de l'autre côté de la mer de la Manche ? Les informations manquent sur cette éventuelle conséquence du tremblement de terre.

Autour de Caen, le séisme ne s'en fait pas moins ressentir dans les environs immédiats mais aussi dans la campagne profonde.

A Cormelles, le clocher de l'église, la nef et le beffroi sont renversés, comme à Hubert-Folie où le clocher s'est écroulé.

Au bourg de Cheux, à 12 km à l'ouest de Caen, la secousse renverse une maison et n'épargne pas davantage l'église paroissiale d'Eterville en mettant à terre l'autel et la contre-table adossée au pignon.

En direction du nord, la tour de l'église d'Hérouville est fortement endommagée ainsi que quelques maisons à Troarn, plus à l'est.

A Barbery, les tours de l'abbaye sont abattues et à Ouffières, au nord de Thury-Harcourt, on rapporte que des rochers ont été fendus par la violence du phénomène.

Le tremblement de terre s'est étendu à l'ensemble du département du Calvados. A

Bayeux, une secousse de trois secondes est ressentie, aucun dommage n'est cependant à déplorer. Lisieux, Falaise et Vire connaissent la même chose.

Plus loin encore, aux portes de la Bretagne, Saint-Malo et le Mont Saint-Michel ont eux aussi senti quelque chose et font état de témoignages; tandis que plus à l'est, le secteur de Paris rapporte les mêmes faits. Dans le Maine ou la Mayenne, on y voit “ bouillonner l'eau dans les ruisseaux ” et des chutes de pierres sont signalées.

Et à Bernières ?

Tels sont les effets de ce séisme majeur dans la région tels qu'ils ont été rapportés par plusieurs témoins. Et, si aucun de ces derniers ne relate le phénomène ressenti à Bernières même ou dans une commune proche, nous pouvons néanmoins extrapoler et deviner ce à quoi il pouvait ressembler et ce qu'ont vécu les habitants du "pays". Si l'on dresse une carte où sont répertoriés les villes et villages dont nous sont venus différents témoignages, une zonation se dessine en fonction de l'intensité du séisme et des effets inhérents. Bernières semble se trouver à la limite de la zone ayant subi des dommages matériels, comme le village de Thury-Harcourt, et qui sait, peut-être des bâtiments déjà fragilisés ont-ils pu être endommagés. Une chose est sûre, c'est que la secousse y a été assez fortement ressentie par la population. Cet événement clôture une année sombre car les Berniérais durent faire face à une épidémie, de choléra probablement.

L'épicentre du choc est localisé à proximité de la ville de Caen et l'intensité du phénomène estimé à VII-VIII (échelle MSK). Le séisme du 30 décembre fut suivi de deux faibles répliques surtout ressenties à Caen, l'une le même jour et l'autre le 1^{er} janvier 1776.

Historiquement, on connaît surtout un autre épisode sismique dans le Calvados : en 1241, toujours dans les environs de Caen, mais de plus faible ampleur. Dans le département de la Manche et celui de l'Orne, des séismes, proches par leur intensité de celui de 1775, ont en revanche été détectés. A ce jour, aucun autre événement local d'une telle intensité n'a été ressenti dans le "pays de Caen". Il y eut bien de très faibles secousses le 12 novembre 1849 et le 1^{er} février 1885, mais elles étaient peu virulentes comparées au tremblement de terre de 1775. ■

A suivre

Ludovic GIRARD

VIENT DE PARAÎTRE



Bernières sur Mer

*Mémoire
d'une époque*

« Mer et Plage »

Un recueil de 48 pages à la présentation très soignée pour la reproduction de cartes postales anciennes, sélectionnées autour du thème « Mer et Plage ».

Retrouvez la vie balnéaire de Bernières au début du XXème siècle à travers cette évocation peut-être nostalgique.

Disponible dès à présent auprès de B.O.N. et différents points de vente (liste sur demande).

Retrouvez B.O.N. tous les jours cet été à la plage !

Décidé à mieux vous informer encore sur ses activités, B.O.N. ouvre à l'entrée de la plage un point de rencontre appelé « Bernières ... La Plage ».

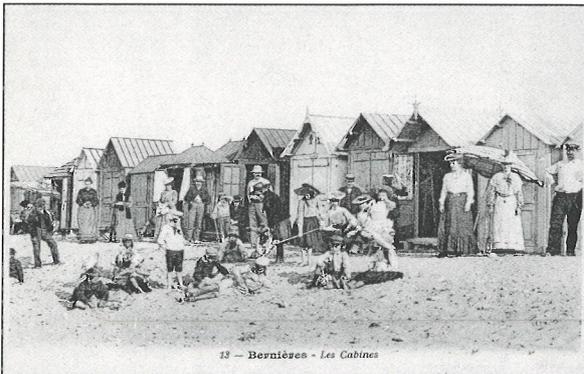
N'étant en aucun cas un Syndicat d'Initiatives bis ou un café supplémentaire, « Bernières ... La Plage » se veut être avant tout un endroit sympathique et convivial où chacun pourra trouver toute les informations sur les activités et les productions de B.O.N.. Où chacun aura envie de venir jouer à des jeux de société aimablement mis à disposition, discuter autour d'un thé ou d'un café, d'un milk-shake ou d'un jus de fruit, feuilleter un bon bouquin ou tout simplement se reposer de la chaleur de la plage.

Ceci est une expérience absolument bénévole, sans aucun but lucratif, ayant pour seule ambition que d'animer cet été davantage encore la plage.

Elle est menée grâce l'aimable concours de la municipalité qui met à disposition le local ainsi qu'au soutien de certains commerçants de Bernières qui présenteront leurs produits. Sans oublier la GUI-GUI qui sera de retour après de nombreuses années d'absence !

« Bernières ... La Plage » sera ouvert tous les après-midi et en soirée, en juillet et août. Et son succès dépend de vous !

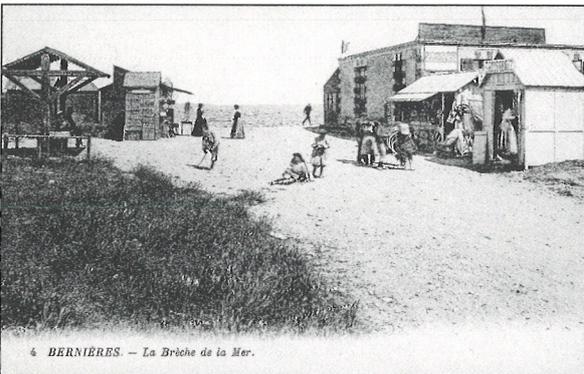
B.O.N. avait édité il y a trois ans maintenant une première série de huit reproductions de cartes postales anciennes, aujourd'hui épuisées. A la demande de nombreux amoureux de Bernières, B.O.N. vient de rééditer cette nouvelle série de huit cartes postales



22 - Bernières - Les Cabines



35 - Bernières-sur-Mer (Calvados) - L'Heure du Bain



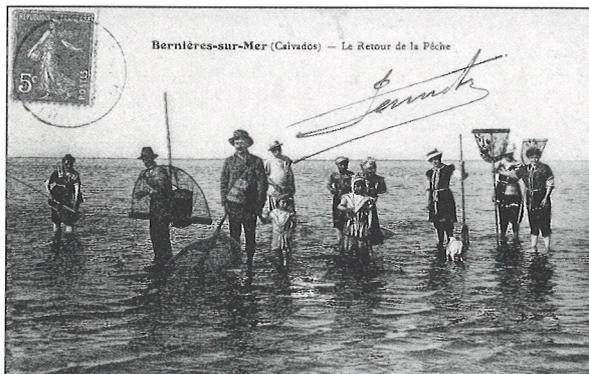
4 BERNIÈRES. - La Brèche de la Mer.



10 - Bernières-sur-Mer (Calvados) - Le Parc du Château



Bernières-sur-Mer (Calvados) - Pêcheuses de crevettes dans les rochers



Bernières-sur-Mer (Calvados) - Le Retour de la Pêche



3 BERNIÈRES-SUR-MER. - Sur la Plage.

Le lot de 8 cartes, sous pochette plastique : 25F.
La carte à l'unité: 3,50F.

En vente au siège de B.O.N. ainsi que dans différents points de vente à Bernières (liste sur demande)



INTERMARCHÉ

Les Mousquetaires

Voie de Débarquement

14990 BERNIÈRES-SUR-MER

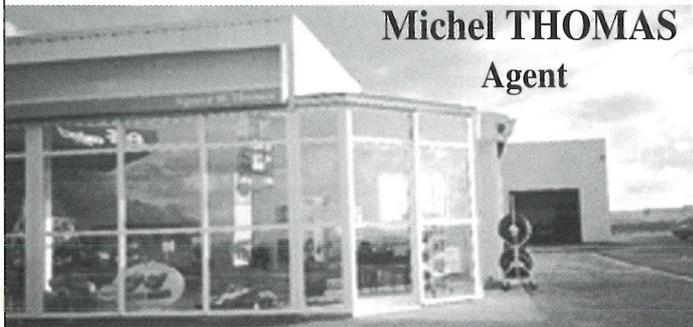
LES PRIX, C'EST POUR TOUJOURS.



Route de Courseulles
14990 BERNIÈRES-SUR-MER
Tél. 02 31 96 45 43
Fax 02 31 96 46 76

RENAULT S.A.R.L. Garage

Michel THOMAS
Agent



Gregory D. Coiffure

COIFFEUR - VISAGISTE



5, rue de l'Abbé Blin
14990 BERNIERES SUR MER

Tél. 02 31 36 08 66



BERNIERES-PLAGE



- Librairie • Salon de thé
- Lieu de détente à l'entrée de la plage
- Ouvert en Juillet et en Août, l'après-midi et en soirée



Place du 6-Juin • 14990 BERNIÈRES-SUR-MER
Tél. : 02.31.96.45.74



ERA[®]
IMMOBILIER

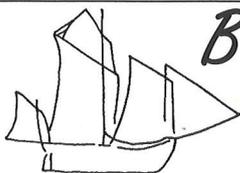
Nouvelle adresse



85, rue Victor-Tesnière
14990 BERNIÈRES-SUR-MER
02.31.36.00.10

Votre agence ERA Bleu Marine vous offre :

- une estimation gratuite de votre bien immobilier
- une garantie de 1 an pour vous et votre acheteur



Bernières
Optique
Nouvelle

Votre publicité, ici ? c'est possible, contactez

Bernières Optique Nouvelle • 114, rue du Rgt de la Chaudière
14990 Bernières-sur-Mer

Association régie par la loi 1901